

LES CAPTIFS
OU LES ESCLAVES
COMÉDIE

ROTROU, Jean
1640

Publié par Ernest et Paul Fièvre, Mai 2017

LES CAPTIFS
OU LES ESCLAVES
COMÉDIE

Par le Sieur ROTROU.

À PARIS, Chez ANTOINE DE SOMMAVILLE, au Palais, dans
la Galerie des Merciers, à l'Écu de France.

M. CD. XL. Avec Privilège du Roi.

ACTEURS

HAEGÉE, Seigneur en AÉtolie.
PHILOCRATE, Gentilhomme d'Élide esclave.
ÉRIMAND, Frère d'Haegée.
TYNDARE, Fils d'Haegée et son esclave.
CRISOPHORE, Second fils d'Haegée.
PHILÉNIE, Maîtresse de Tyndare.
OLYMPIE, Fille d'Haegée.
CRISIMANT, Gentilhomme d'Élide esclave.
PSEUDOLE, Geôlier.
CÉLIE, Servante d'Haegée.
ERGAZILE, Parasite.
STALAGME, Vieil Esclave.
AUTRES VALETS.

La scène [est] en AÉtolie.

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE.

Olympie, Philénie.

OLYMPIE.

Si vous pouviez ma soeur par ce profond silence,
Faire de votre mal savoir la violence,
Vous nous épargneriez un soin à toutes deux,
À moi de m'informer sur le point que je veux,
5 Et m'enquérir de vous quelle est cette tristesse,
À vous de satisfaire au désir qui m'en presse :
Mais puisque jusqu'ici je n'en ai rien appris,
Et qu'il faut que la voix soit la clef des esprits,
Otez un peu de temps à votre rêverie,
10 Pour m'entendre, et répondre à ce que je vous prie,
Quel est ce déplaisir qui depuis quelques jours
D'un repos si tranquille a traversé le cours,
Quels soucis de ce teint ont les roses bannies,
D'où vous naît ce divorce avec les compagnies,
15 Et quelles sont enfin ces secrètes douleurs
Qu'on voit au dépourvu vous dérober des pleurs.

PHILÉNIE.

Votre pitié me nuit, et ce cruel martyre
Ne m'est pas si fâcheux à supporter qu'à dire,
Cessez, ma chère soeur, de vous en enquérir,
20 Vous la redoubleriez en la voulant guérir.

OLYMPIE.

Cette frivole excuse offense ma franchise,
Et dément l'amitié que vous m'avez promise.

PHILÉNIE.

Si vous saviez garder ce secret comme moi,
Sous le sceau du silence et celui de la foi,

OLYMPIE.

25 Croyez qu'on tirerait ma langue de ma bouche,
Plutôt que de mon sein un secret qui vous touche.

PHILÉNIE.

Hélas ! Combien la mienne a de peine à s'ouvrir,
Et que j'ai de contrainte, à vous le découvrir,
De honte tout mon sang au visage me monte.

OLYMPIE.

30 Ce qu'on fait sans rougir, se doit dire sans honte.

PHILÉNIE.

Que les yeux sont au coeur des gardes dangereux,
Quand il est négligent et qu'il se fie en eux,
Que de ce traître sens n'ai-je été dépourvue,
J'ai vu ma chère soeur, ce qui m'ôte la vue,
35 L'esprit est aveuglé des lumières du corps,
Et la nuit du dedans, naît du jour du dehors.

OLYMPIE.

Les yeux ne peuvent rien où l'esprit est le maître,
Il n'est point aveuglé quand il ne veut pas l'être,
Mais qu'avez-vous donc vu qui cause vos travaux ?

PHILÉNIE.

40 La source du premier et dernier de nos maux.

OLYMPIE.

Et quel ?

PHILÉNIE.

Vous l'entendrez, la douleur qui me presse,
Se peut dire un plaisir où manque l'allégresse,
Un agréable écueil, un redoutable port,
Un penser qu'on nourrit, et qui donne la mort.
45 Un pénible travail, qu'au séjour où nous sommes,
Les Dieux ont envoyé pour le repos des hommes,
Une captivité qui s'aime en ses liens,
Un bien source de maux, un mal source de biens.
Un principe de vie, et sa fin tout ensemble,
50 Une fièvre qui fait et qu'on brûle et qu'on tremble,
Une manne funeste, un fiel délicieux,
Un savoureux poison qui se boit par les yeux,
Une douce amertume, une douceur amère,
Une charge à la fois et pesante et légère,
55 Une mourante vie, un renaissant trépas,
Une flamme qui brûle et ne consume pas,
Une ciel où l'on se plaint, un enfer où l'on s'aime,
Une belle prison qu'on se bâtit soi-même,

OLYMPIE.

60 L'esprit est bien confus alors que le discours,
Pour montrer un secret cherche tous ces détours
C'est d'amour en un mot que votre coeur soupire.

PHILÉNIE.

Vous m'avez épargné la honte de le dire,
Et j'implore ma soeur vos conseils là-dessus.

OLYMPIE.

65 Lorsque la chose est faite on n'en consulte plus
Tout avis ne plaît pas, quoiqu'il soit salutaire,
Et quelquefois il faut nous trahir pour nous plaire,
Mais ayant su l'amour puis-je savoir l'amant,

PHILÉNIE.

70 Ah ! ce second secret, m'est un second tourment
Mon vainqueur est aux fers, un captif me captive,
Et la franchise manque, à celui qui m'en prive,
C'est assez le nommer, parlez à votre tour,
Et devinez l'amant aussi bien que l'amour.

OLYMPIE.

75 Serait-ce l'un de ceux que le sort de la guerre,
A depuis quelques jours faits serfs en cette terre,
Et que mon père achète en ce temps malheureux,
Pour recouvrer mon frère esclave aussi comme eux.

PHILÉNIE.

C'est l'un d'eux, en effet.

OLYMPIE.

Nommez-le donc.

PHILÉNIE.

Je n'ose.

OLYMPIE, tenant une lettre.

Voyons si ce papier, en dira quelque chose,

PHILÉNIE.

Quel papier ?

OLYMPIE.

Écoutez, à Philocrate,

PHILÉNIE, le prenant.

Ô Dieux !

80 Tu ne saurais ma main désavouer mes yeux,
Cette lettre il est vrai, lui portait ma franchise :
Ô perfide Célie, à qui je l'ai commise !
Est-ce ainsi que tu sers une honteuse amour,
Qui ne fait que de naître et n'ose voir le jour.

OLYMPIE.

85 D'un si perfide tour Célie est incapable,
Ne l'en accusez point le sort en est coupable.
Mon père l'a surprise avecque cet écrit,
Où la main peint si bien le tourment de l'esprit.

PHILÉNIE.

90 Comment peut une amour être longtemps secrète,
Si même la main parle où la bouche est muette,
Ne te cache donc plus, découvre-toi mon coeur,
Confesse-toi vaincu, puisqu'on sait ton vainqueur,
Nous pouvons sans rougir avouer sa puissance,
Il est serf de fortune et non pas de naissance,
95 Mais qui vous rend ma soeur, interdite à ce point ?

OLYMPIE.

L'étonnement de voir que vous ne l'êtes point,
Et qu'en si peu de temps, une fille si sage,
En un si fou métier ait fait apprentissage.
Quoi ! j'entends ce discours, je vois ce changement,
100 Et vous vous étonnez, de mon étonnement.
Si j'ose vous parler toute feinte bannie,
J'ignore qui je vois, ce n'est pas Philénie,
Je sais que Philénie a son honneur trop cher
Pour nous donner sujet de lui rien reprocher,
105 Si cette sage fille est encor elle-même,
Elle aime trop l'honneur, pour confesser qu'elle aime.
Vous, ma soeur, amoureuse, ah ! cette qualité,
N'a point de sympathie avec l'honnêteté.
De ce seul nom d'amour, cette vertu s'offense,
110 Il n'a point de commerce, avecque l'innocence,
Sans blesser notre honneur, il ne peut l'assaillir,
Et ce n'est qu'un pour nous, qu'aimer et que faillir,
Encor vous permettrai-je, une ardeur légitime,
Et d'avecque l'amour, séparerais le crime,
115 Mais quel droit avez-vous sur votre liberté,
Pour l'oser engager, de votre autorité.
Puisque le testament qu'a laissé votre père
A disposé de vous et vous donne à mon frère,
Ne le savez-vous pas et seule ignorez-vous
120 Un acte si célèbre, et si connu de tous.

PHILÉNIE.

Non, non, les bruits encor sont assez ordinaires,
De l'étroite amitié qui fut entre nos pères.
On sait qu'au vôtre aussi le testament du mien
Commit ma nourriture et laissa tout mon bien
125 Avec condition du futur mariage,
De votre frère et moi tous deux presque d'un âge,

OLYMPIE.

Vous exécutez mal cette condition.

PHILÉNIE.

Je n'ai pas empêché son exécution
Puisqu'à peine il entrait en sa quatrième année
130 Que son enlèvement rompit notre Hyménée,
Je n'avais que trois ans, et ce ravissement,
M'excita toutefois un vif ressentiment,
Et tira de mes yeux en un âge si tendre
Les larmes qu'ils étaient capables de répandre.
135 Mais le Ciel qui depuis a fait vingt fois son tour,
A fait au cours des ans emporter mon amour,
Ce temps a séparé mon intérêt du vôtre
Et la perte de l'un dispense au choix d'un autre,

OLYMPIE.

140 Le temps qui nous l'ôta nous le peut rendre un jour,
Ou bien mon second frère obtiendra votre amour,
Mon Père avec ardeur soigne à sa délivrance,

PHILÉNIE.

Qu'il ne se donne pas cette vaine espérance,
On m'ordonna l'aîné ne prétendez pas plus,

OLYMPIE.

C'est à mon père enfin d'ordonner là-dessus,

PHILÉNIE.

145 Le soin que j'en ai pris lui sauve cette peine,

OLYMPIE.

Sans son consentement votre amour sera vaine,

PHILÉNIE.

Je ne m'assure pas de son consentement
Mais je veux espérer jusqu'à l'événement.

OLYMPIE.

Vous vous procurerez une mauvaise estime,

PHILÉNIE.

150 Il la faudra souffrir injuste, ou légitime,

OLYMPIE.

Un esclave inconnu vous ranger sous sa loi,

PHILÉNIE.

Sa façon montre assez qu'il est digne de moi,

OLYMPIE.

La belle pauvreté n'est pas moins importune,

PHILÉNIE.

Je pèse le mérite et non pas la fortune,

OLYMPIE s'en allant.

155 Je vous laisse écouter le temps et la raison,

PHILÉNIE.

Si leur avis me choque il n'est plus de saison,
Mais tous deux ont permis l'ardeur que j'ai conçue
Et j'en laisse à tous deux déterminer l'issue,

Elle sort.

SCÈNE II.

Ergazile, Parasite.

ERGAZILE.

Ce squelette animé, cette larve au teint blême,
160 Incompatible à tous, incommode à soi-même,
La faim cet animal avide et ravissant,
Qui ne cherche qu'à paître, et se tue en paissant :
Ce spectre dont toujours l'indigence est suivie
M'a porté dans ses flancs et m'a donné la vie,
165 C'est d'elle assurément que je tiens la clarté,
Car de ma vie encor elle ne m'a quitté,
Elle me suit partout, jamais ne m'abandonne,
Et me fait enrager du soin qu'elle se donne,
Mes repas sont exquis, la rareté des mets
170 Y fait qu'on ne s'en plaint ni s'en soûle jamais,
Ils me laissent toujours le ventre, et vide, et large,
Et ma mère a grand soin que rien ne me le charge,
O faim fâcheuse mère et marâtre en effet,
Que je t'ai bien rendu le bien que tu m'as fait,
175 Depuis plus de trente ans pour neuf mois je te porte,
Je t'étais bien léger, tu m'es pesante et forte :
Je sens de jour en jour mes douleurs s'augmenter,
Je fais tous mes efforts et ne puis t'enfanter.
Quelle étoile nous luit, malheureux que nous sommes,
180 Triste genre d'humains, nés pour manger les hommes,
Que tout le monde fuit et qu'on trouve en tous lieux
Incommodes partout et partout odieux,
L'adresse de notre art consiste en la science
D'endurer un soufflet avecque patience,
185 De se voir imprimer un bâton sur le corps
Rompre un pot sur la tête et puis mettre dehors.
Ces inconvénients suivent un parasite,
Qui les sait supporter quelquefois en profite :
Mais qui n'est patient jusqu'à ce dernier point
190 Reçoit un pire affront, c'est de ne dîner point :
C'est bien le plus sensible et de cette disgrâce,
La rigueur de mon sort pour longtemps me menace,
Puisque le seul, chez qui l'abord m'était permis,

Est tombé par malheur aux mains des ennemis,
195 Ainsi je sens la guerre et n'en ai point la vue,
Ainsi ce fléau mortel, sans me toucher me tue,
Et ne me pouvant voir les armes à la main,
L'ennemi de son camp, me combat par la faim :
Voilà mes tristes yeux la maison désolée,
200 D'où ma dernière attente enfin s'est envolée,
Et que vous laveriez d'un déluge de pleurs,
Si comme je ressens vous voyez mes malheurs,
Là, le père affligé du sort qui le traverse,
A changé son repos en un honteux commerce,
205 Et certes bien contraire à son humanité,
D'acheter les Captifs qu'il croit de qualité
Pour en trouver quelqu'un contre qui faire échange
De son fils qui l'oblige à ce commerce étrange.
Allons tenter fortune, il sort je l'aperçois,
210 Et l'air de la cuisine est venu jusqu'à moi.

SCÈNE III.

Haegée, Pseudole, autre Geôlier, Ergazile.

HAEGÉE.

Pseudole encor un coup va tôt où je t'envoie,
Vers ces deux qu'avant hier j'achetai de la proie,
Changer leurs premiers fers en d'autres plus légers ;
La loi d'humanité fait grâce aux étrangers,
215 Faisons ce qu'à mon fils nous désirons qu'on fasse,
Puisqu'il est en besoin d'une pareille grâce.
Et que par la rigueur de mon mauvais destin,
Il est de leur parti devenu le butin.
Laissez-les promener, mais en votre présence,
220 Et gardez-les toujours avecque diligence :
Un captif qu'on néglige et qu'on suit de trop loin,
Est semblable à l'oiseau dont on n'a point de soin,
Qui léger n'attend pas, s'il voit sa cage ouverte,
Que cette occasion lui soit deux fois offerte.

PSEUDOLE.

225 La pire liberté vaut des liens dorés,
Et naturellement les fers sont abhorrés,
Puisqu'ils privent d'un bien que nature nous donne.

HAEGÉE.

C'est assez discourir, fais ce que je t'ordonne.

ERGAZILE, à part.

230 La liberté sans doute, a de puissants appas,
Mais tout cela n'est rien, au prix d'un bon repas ;
Pour moi je donnerais ma franchise affamée
Pour l'odeur d'un festin, pour sa seule fumée,
Et tiendrais pour bien fol qui ne changerait pas,
Une liberté maigre, en un servage gras.

HAEGÉE.

235 À quoi pense Ergazile, et d'où naît sa tristesse ?

ERGAZILE.

Hélas ! demandez-vous quelle douleur me presse,
C'est de votre malheur que je suis macéré,
Triste, pâle, transi, maigre, défiguré,
Je suis vieil à trente ans du mal qui vous afflige,
240 Ne remarquez-vous pas comme je me néglige,
Et que je ne suis plus qu'un squelette mouvant,
Qui dedans le tombeau va choir au premier vent :
De moi-même déjà, je tombe de faiblesse.
245 Le moindre bruit m'abat, une mouche me blesse.
Jamais homme affligé ne le fut à ce point
Ce que je prends chez moi ne me profite point.
Et comme ailleurs aussi je prends fort peu de chose,
J'ai le cerveau tout vide et jamais ne repose,

HAEGÉE.

Je n'ai jamais douté de ton affection,
250 Et tu prends trop de part en mon affliction :
Mais tel est mon malheur et le destin des armes,
Réprime comme moi ces inutiles larmes,
Et ne t'afflige pas jusqu'à ce dernier point.

ERGAZILE.

Ah ! que m'ordonnez-vous, que je ne pleure point,
255 Vous qui savez qu'en lui j'eus un ami si rare,
Croyez-vous que ce sein enferme un coeur barbare !

HAEGÉE.

Je sais trop et j'ai vu des signes infinis,
De l'étroite amitié dont vous étiez unis.

ERGAZILE.

Quelque si clairvoyant que soit l'esprit des hommes
260 Nous ne reconnaissons, malheureux que nous sommes,
L'heur que nous possédons qu'alors qu'il est absent ;
Quand on n'a plus un bien c'est quand on le ressent.
J'estimais votre fils, mais c'est depuis sa prise,
Qu'au vrai je reconnais à quel point je le prise, [; C]
265 Et de quelle valeur nous est un bon ami,
Je n'en saurais parler ni juger qu'à demi.

HAEGÉE.

Si sans t'appartenir, tu le plains de la sorte,
De combien ma douleur, doit-elle être plus forte,
Et la peine où je suis surpasser ton ennui,
270 Puisque de mes deux fils je n'avais plus que lui,
Qu'il était mon support et mon dieu domestique,

HAEGÉE.

N'y manqueras-tu pas ?

ERGAZILE.

Je crois que mon ennui me le pourra permettre,
L'espoir de son retour commence à me remettre,
Le mal que je sentais en devient moins cuisant.

HAEGÉE.

310 En auras-tu loisir ?

ERGAZILE.

Je l'ai dès à présent.

HAEGÉE.

Le temps ne presse point viens à l'heure ordinaire,
Et permets cependant que j'entre chez mon frère,
Pour voir d'autres Captifs qu'on me garde chez lui.

Il entre.

ERGAZILE.

315 Ô l'heur inespéré qui m'arrive aujourd'hui,
Ce m'est bien plus qu'à lui le jour de ma naissance :
Car je renais d'espoir et de réjouissance.
Heures vous durez trop, Soleil presse ton cours,
Élargis-toi mon ventre, et mangeons pour huit jours.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

Célie, Pseudole.

CÉLIE.

Pseudole éloignons-nous, et crois que Philénie,
320 Doit à ta complaisance une amour infinie,
Viens ici, laissons-leur un moment d'entretien.

PSEUDOLE.

Que ne ferais-je point pour posséder le tien.
Il n'est charme si doux qui ne cède aux merveilles
Dont ta divine bouche enchante les oreilles ;
325 Et chacun est d'accord que le bien de t'ouïr,
Est l'heur le plus parfait dont un Roi peut jouir.
Ah ! si jamais l'amour touchait ce coeur de glace,
Que tu profèreras un oui de bonne grâce,
Ta bouche en le disant serait belle à baiser,
330 Puisque l'ingrate même a grâce à refuser.

CÉLIE.

Lourdaud tu l'entends mal, et simples que nous sommes,
Nous passons de fort peu l'innocence des hommes.
N'y sais-tu point encor autrement procéder,
Et jamais un oui se doit-il demander :
335 Quand le coeur le dirait la bouche le refuse,
Un habile homme prend et puis après s'excuse :
Sache qu'il est des biens dont le vol est permis,
Et qu'autrement on nie à ses meilleurs amis,
Comme sont nos faveurs dont notre humeur couverte
340 Refuse le présent, mais ne hait pas la perte :
Mais t'ayant là-dessus instruit de bonne foi,
Garde au moins de t'en faire une leçon pour moi.

PSEUDOLE.

Je m'y reconnais mal, Célie, ou ta science
Sent un peu la pratique, et son expérience,
345 Que tu sais doctement discourir sur ce point.

CÉLIE.

Et c'est encor en quoi tu ne te connais point,
Les hommes font souvent des jugements frivoles,
Des libertés du coeur, par celles des paroles :
Mais qu'ils sont abusés, la bouche est loin du sein,
350 Et qui parle le plus a le moins de dessein.

PSEUDOLE.

N'importe, à cela près, quelque affront qui s'y trouve,
Mon front à ce malheur hasarderait l'épreuve,
Et nous accomplirions le souhait que je fais,
Si je te pouvais plaire autant que tu me plais :
355 Car enfin ce hasard qui suit le mariage
Peut ainsi qu'au plus fol arriver au plus sage,
Aux plus jaloux maris comme aux plus indulgents,
Et me serait commun, avec d'honnêtes gens ;
Garder bien une femme, est une vaine tâche,
360 Argus avec cent yeux garda mal une vache.
Encor un coup Célie, à cet accident près,
Si j'avais pour tes yeux de passables attraits,
J'oserais espérer cet heureux hyménée,
Et ma condition serait trop fortunée.

CÉLIE.

365 Je sais ce que tu vaux, et ce que je te dois,
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je le reconnais,
Je ne puis ignorer le souci qui te touche,
Tes yeux m'en ont parlé longtemps devant ta bouche,
Tu ris, tu t'adoucis d'abord que tu me vois,
370 Et j'entends clairement cette muette voix,
Quand je vois près de moi ton discours se confondre,
Quand je t'ois soupirer au lieu de me répondre,
Et que d'une heure après l'esprit ne te revient,
Alors absolument je dis Pseudole en tient.
375 Ne désespérons rien de chose qui peut être,
Nous avons même sort, nous avons même maître,
Tout peut avec le temps arriver à son point.

PSEUDOLE.

Qu'un baiser cependant,

CÉLIE.

Oh ! Ne nous pressons point.
Sais-tu si je tiendrai l'amour où tu m'engages ?
380 Le marché serait fait si j'en donnais des gages,
Tu demandes l'effet aussitôt que l'espoir ;
Mais voici Philénie, adieu.

PSEUDOLE.

Jusqu'au revoir.

SCÈNE II.

Philénie, Pseudole, Célie.

PHILÉNIE.

Je ne puis que t'offrir et la reconnaissance,
De cette courtoisie, excède ma puissance,
385 En tout ce que je puis, ordonne absolument.

PSEUDOLE.

Rien qui parte de vous, ne vaut ce compliment.

Il sort.

SCÈNE III.

Philénie, Célie.

CÉLIE.

Et bien cet entretien ?

PHILÉNIE.

Ô ma chère Célie,
Appelle ce transport ou raison ou folie,
Trouve à redire ou non en ces propos confus,
390 Je suis hors de moi-même, et ne me connais plus,
Je ne reconnais point cet amour ordinaire
Dont notre esprit se forme un être imaginaire,
À qui notre faiblesse érige des autels,
Et qu'elle ose placer entre les immortels,
395 Ces traits qu'il a portés jusqu'au sein de sa mère,
Ces flammes et ces fers ne sont qu'une chimère,
On les pourrait éteindre, on les pourrait briser,
Mais on se forge un Dieu pour les autoriser.
L'amour qui me possède est une autre puissance,
400 Effective, et qui part d'une réelle essence,
Qui malgré moi résiste à ses persécuteurs,
Les Dieux m'en sont témoins, car ils en sont auteurs,
Leur dessein clairement, en cette amour éclate,
Par un de leurs secrets je suis à Philocrate,
405 Et dans les belles mains de ce jeune vainqueur,
Ils ont visiblement mis la clef de mon coeur,
Ma timide raison de conseil dépourvue,
Est confuse, me quitte, et s'enfuit à sa vue,
Au lieu qu'à cet objet tous mes sens curieux
410 Accourent et voudraient se confondre en mes yeux,
Et c'est en ce transport, dont mon âme est ravie,
Que véritablement je sais goûter la vie,
Et que j'apprends qu'on peut posséder en ces lieux
Un repos aussi pur, qu'on le promet aux cieux.
415 Au reste il sait braver, le malheur qui le brave, [; D]
Il garde un libre esprit dedans un corps esclave :

Ou si dans ses liens quelque objet le retient,
C'est à moi seulement que cet heur appartient ;
Haegée en a le corps, moi j'en possède l'âme,
420 Il est sien par les fers, il est mien par la flamme,
Et le pouvoir des Dieux, me l'ayant destiné,
Me l'a mis dans les mains déjà tout enchaîné :
Mais ô félicité que j'ai si tôt perdue !
Que ne vous ai-je encor, ou pourquoi vous ai-je eue ?
425 Qui dérobe à mes yeux de si riches trésors ?
En reviens-je, Célie, y vais-je, ou si j'en sors ?

CÉLIE.

On dit bien vrai qu'amour trouble bien la cervelle,
Mais véritablement cette folie est belle,
Et je crois que pour peu que je vous entendrais,
430 Ce serait un métier où je me résoudrais :
Mais quels sont nos ennuis, quand ces amours sont vaines,
En ayant dit les biens, confessons-en les peines :
Vous savez comme moi la persécution,
Dont on poursuit déjà votre inclination,
435 À quel point croyez-vous être un jour affligée,
Des leçons d'Olympie, et des plaintes d'Haegée,
Qui feront s'il se peut par force ou par raison,
Que vous et votre bien restiez dans leur maison,
Croyez qu'à cette fin ira tout leur étude,
440 Et tendra tout l'effort de cette jeune prude,
De qui l'esprit si vieil en un corps de vingt ans,
Si merveilleusement a devancé son temps ;
Votre lettre en mes mains par son père surprise,
Leur découvre l'objet qui tient votre franchise,
445 Et j'avais bien promis ce que je ne tiens pas,
De ne m'en mêler plus, ni suivre plus vos pas.

PHILÉNIE.

La justice au besoin connaîtrait de la cause,
Mais laissons faire au temps qui résout toutes choses,
Mon coeur, quoi qu'il en soit, me trompe rarement,
450 Et ne m'en prédit rien qu'un bon événement. [Elles sortent.]

SCÈNE IV.

Philocrate, Tyndare, Pseudole, Un autre

PSEUDOLE.

Contre un grand accident montrez un grand courage,
Et puisqu'il plaît aux dieux souffrez votre servage,
Leur main vous a touchés respectez-en les coups,
Et soyez patients afin qu'ils vous soient doux, [; D]
455 Ce que vous n'étiez pas il faut apprendre à l'être,
À se soumettre en tout, aux volontés d'un maître,
Et de quelque façon que l'on en soit traité,
Croire être un digne objet, de toute indignité.

TYNDARE.

Hélas !

PSEUDOLE.

Par ces sanglots témoins de votre peine,
460 Vous nous en excitez, mais elle vous est vaine,
Notre mal n'ôte rien à votre affliction,
C'est un faible secours que la compassion,
Nous tirons moins de fruit quand le sort nous outrage
De la douleur d'autrui que de notre courage.

TYNDARE.

465 Nous ne nous plaignons pas, mais ces fers sont honteux.

PSEUDOLE.

Sans eux votre servage aussi serait douteux.
Votre fidélité dépend de cette honte,
Notre maître autrement n'y verrait pas son compte,
Et vous traiterai mieux s'il ne hasardait rien.

PHILOCRATE.

470 Quelque bien qu'il nous fît, nous en userions bien.

PSEUDOLE.

Oui pour votre profit, mais pour notre dommage,
L'oiseau n'est guère sûr quand il n'est plus en cage.

TYNDARE.

Vous nous traitez à tort comme des fugitifs,
Nous, fuir ! Notre vertu nous tient assez captifs.

PSEUDOLE.

475 Pourquoi ? L'occasion s'en étant présentée,
Je vous mépriserais de l'avoir rejetée.

PHILOCRATE.

Pour toute grâce au moins, accordez-nous un bien.

PSEUDOLE.

Quel ?

PHILOCRATE.

D'avoir seul à seul, un moment d'entretien.

PSEUDOLE.

Oui,

À l'autre geôlier.
passons par ici,

À Tyndare et Philocrate.
vous prenez cette route,

Il sort avec l'autre geôlier.

SCÈNE V.

Philocrate, Tyndare.

PHILOCRATE.

480 Ménageons bien le temps, Tyndare, approche, écoute,
Conduisons jusqu'au bout cette fourbe avec soin,
Et possède surtout ta mémoire, au besoin :
Garde qu'à mes dépens elle te soit ingrate,
Souviens-toi qu'aujourd'hui, ton nom est Philocrate,
485 Et que pour profiter de ce déguisement
Il faut changer de nom comme de vêtement.
Tu mets ce bon office à sa gloire suprême,
Si pour l'amour de moi tu crois être moi-même.

TYNDARE.

490 Chassez de votre esprit ce frivole souci,
Je sais mon personnage.

PHILOCRATE.

Et moi le mien aussi.

TYNDARE.

Croyez que si pour vous je hasarde ma vie,
Bien plus que mon devoir mon zèle m'y convie,
Ne suis-je pas auteur de cette invention.

PHILOCRATE.

Je douterais à tort, de ton affection ;
495 C'est d'elle seule aussi que dépend mon remède.

TYNDARE.

Souvenez-vous-en donc, si l'effet en succède,
Tous les hommes sont bons au moment qu'on les sert,
Mais bientôt, d'un plaisir la mémoire se perd,

PHILOCRATE.

Je doute si jamais j'ai respecté mon père,
500 Au point que je t'honore et que je te révère :
C'est un nom que sur moi tu t'acquires aujourd'hui,
Tu m'es plus nécessaire et plus père que lui.

TYNDARE.

Dans les occasions l'effet le fera croire,

PHILOCRATE.

Sache donc au besoin fournir de ta mémoire,
505 Et puisque du dessein ton esprit est auteur,
Sois désormais mon maître et moi ton serviteur,
Tyndare au nom du ciel, qui m'instruit par ta bouche,
Si de ce que je suis le souvenir te touche,
Et si l'affection de mon père envers toi,
510 T'oblige en quelque sorte à t'employer pour moi,
Par la commune peine, et le commun servage
Où le sort de la guerre aujourd'hui nous engage,
Ne mêle de respect ni de civilité,
Et me traite de serf comme je t'ai traité,
515 C'est d'où dépend le bien que le ciel me prépare.

TYNDARE.

Je suis donc Philocrate et vous êtes Tyndare,
Depuis que de ce nom vous m'avez honoré,
J'en suis plus honnête homme et plus considéré :
En se communiquant il semble en quelque sorte,
520 Prêter vos qualités à celui qui le porte.
Par la seule vertu de ce nom glorieux,
Vous voyez que j'ai l'heur de plaire à de beaux yeux,
D'exciter de l'amour dedans une belle âme,
Et dans un jeune coeur mettre une belle flamme.
525 Amour aveugle auteur de cette affection,
Tu t'es mal informé de ma condition,
D'une si belle esclave, un esclave est indigne,
Tu destinais mon maître à cet honneur insigne,
Ce que j'ai par bonheur il l'eût eu par raison,
530 Et tu prends l'un pour l'autre au changement du nom.

PHILOCRATE.

Avec quelques ardeurs, qu'elle te sollicite,
Elle n'en peut avoir qui passent ton mérite,

Tu sais que la vertu n'observe point de rang,
Quelquefois elle s'aime en un illustre sang :
535 Mais quelquefois aussi, se plaît d'être enchaînée,
Et l'âme d'un esclave, est parfois la mieux née.

TYNDARE.

Si je l'ose avouer, presque insensiblement,
Excitant son amour, je deviens son amant :
Il ne suffisait pas des chaînes de servage,
540 Dessous celles d'amour ma liberté s'engage,
Le ciel me destinait double captivité,
Mon coeur, après mon corps, devait être arrêté.

SCÈNE VI.

Pseudole, Philocrate, Tyndare, L'autre

PSEUDOLE.

Allons ce temps suffit leur conférence est faite,
Et l'heure du dîner convie à la retraite.

SCÈNE VII.

**Haegée, Philocrate, Tyndare, Pseudole, autre
Geôlier.**

HAEGÉE, en sortant.

545 Je reviens, ces captifs sont-ils encor ici ?

TYNDARE.

Vous avez bien pourvu contre ce vain souci,
Et vous ne craignez pas qu'on ne nous puisse atteindre.

HAEGÉE.

Qui craint d'être trompé ne le saurait trop craindre,
J'ai d'un notable prix payé vos libertés,
550 Vos fers ne pèsent pas l'or que vous me coûtez :
Plaise aux Dieux que mon fils durant sa servitude,
N'éprouve point chez vous un traitement plus rude.

TYNDARE.

Quoi votre fils captif ?

HAEGÉE.

Oui captif comme vous.
Le sort dessus vous seuls ne lâche pas ses coups,
555 Et l'inconstant eût cru que mes vieilles années,
Eussent sans ce malheur, coulé trop fortunées.
Mais je vous veux parler, séparez-vous, toi viens,

À Philocrate.

Réponds sincèrement, et ne déguise rien.
N'es-tu pas son esclave ?

PHILOCRATE.

Oui.

HAEGÉE.

Ton nom est ?

PHILOCRATE.

Tyndare.

TYNDARE, à part.

560 La pièce a commencé, ma scène se prépare.

HAEGÉE.

Et ne voudrais-tu pas t'être tiré des fers ?

PHILOCRATE.

Selon les bons moyens qui m'en seraient offerts.
Car je ne voudrais pas acheter de ma fuite,
La fin de la misère où ma vie est réduite,
565 Je pouvais, grâce aux Dieux, dans ma captivité,
Me dire malheureux sans incommodité,
Et sans faire le vain, j'ose jurer qu'on m'aime,
Dans toute la famille à l'égal du fils même.

HAEGÉE.

De quelle race est-il ?

PHILOCRATE.

570 Gens riches en Élide et d'honneur et de biens. Des Polypleusiens,

HAEGÉE.

Son père est-il vivant ?

PHILOCRATE.

Nous l'avons laissé sain. Je crois qu'il vit encore.

HAEGÉE.

Et son nom ?

PHILOCRATE.

Théodore.

HAEGÉE.

Splendide et magnifique à l'égal de son bien ?

PHILOCRATE.

575 Non, au contraire avare, et qui croit n'avoir rien,
Qui de peur de jeûner, son manger se dénie,
Et craint d'être volé par son propre génie.

HAEGÉE.

À Tyndare.

Il suffit, suis mes pas, Philocrate parlez,
Vous vous tromperez seul si vous dissimulez,
Il ne m'a rien celé de tout ce qui vous touche :
580 Mais je le veux encor savoir de votre bouche.

TYNDARE.

Le sort l'ayant rangé dessous votre pouvoir,
En vous obéissant il a fait son devoir,
Quoiqu'il me soit honteux que l'on ait connaissance,
En l'état où je suis du lieu de ma naissance.
585 Mais il dépend de vous, qui tenez aujourd'hui,
L'empire que le sort m'avait donné sur lui :
Notre commun servage égale nos fortunes,
Et tout nous est commun sous des chaînes communes,
Ce que de la voix seule il eût craint d'avoir fait,
590 S'il le veut maintenant, il le peut de l'effet,
C'est ainsi que de nous la fortune se joue,
Et qu'on vient du plus haut, au plus bas de sa roue,
Je fus libre autrefois comme fut votre fils,
Combattant comme lui, comme lui je fus pris :
595 Sous un même devoir un même sort nous lie,
Il est serf en Élide, et nous en AÉtolie :
Il est sans doute un Dieu qui jette ici les yeux,
Qui prend soin de la terre aussi bien que des cieux,
Qui sait notre besoin, qui voit nos servitudes,
600 Qui rend les charités et les ingrátitudes,
Et qui comme il verra que nous serons ici,
Fera que votre fils sera chez nous aussi,
Comme vous votre fils, mon père me désire.

HAEGÉE.

605 Mais vous accordez-vous à ce qu'il vient de dire
Touchant votre famille et touchant votre bien.

TYNDARE.

Le soin des Dieux a fait, qu'il ne nous manque rien,
Chez nous leur providence, au besoin toujours prête,
A mis d'honnêtes gens, avec un rang honnête :
Mais par l'heur que le Ciel peut rendre à vos vieux ans
610 Et par ces cheveux gris, triste ouvrage du temps,
Gardez sage vieillard que par votre avarice
Notre confession nous porte préjudice,
Et croyez que mon père, avare comme il est,
Est bien plus serf que moi, mais de son intérêt,
615 M'aimerait moins chez lui, cause de sa ruine,

Qu'ici dans les malheurs que le sort me destine.

HAEGÉE.

Je tends à mon repos bien plus qu'à mon profit,
Et grâce aux immortels, ce que j'ai me suffit,
Assez en ma faveur leurs mains se sont ouvertes,
620 Nos gains sont quelquefois instruments de nos pertes,
Celui possède assez de qui le ciel a soin,
Le bien manque au désir, et non pas au besoin.
J'ai toujours haï l'or comme un appât au vice,
Et tiens que tout bon coeur répugne à l'avarice :
625 Enfin tous s'il se peut tirons-nous de souci,
Mon fils sert en Elide, et vous servez ici,
Veillez pour votre bien, en veillant pour le nôtre,
Et de sa liberté rachetez-vous la vôtre.

TYNDARE.

630 Ce que vous proposez est la même équité ;
Mais savez-vous de qui dépend sa liberté ?

HAEGÉE.

D'Argante, un Médecin, comme on m'a fait entendre.

PHILOCRATE.

Demain, s'il est ainsi, nous vous le pouvons rendre,
Il sera médecin du mal qu'il vous a fait,
Et tenez-en l'espoir aussi sûr que l'effet :
635 Bénissez avec nous cette heureuse aventure,
Du père de mon maître Argante est créature,
Consultez seulement sur la commission,
Car nous vous répondrons de l'exécution.

HAEGÉE, à Pseudole.

Qui puis-je à ton avis commettre à ce voyage ?

PSEUDOLE.

640 J'ai déjà jeté l'oeil sur tout le voisinage,
Mais je n'en connais point de si digne de foi.

TYNDARE.

Pour notre commun bien, Haegée écoutez-moi,
Je ne demande pas que sur cette apparence,
Votre extrême bonté souffre ma délivrance,
645 Et que gardes ni fers me soient encor ôtés,
Redoublez-les plutôt, cherchez vos sûretés :
Mais souffrez que Tyndare aille trouver mon père,
En sa fidélité confiez cette affaire,
Et mettez ma rançon à l'estime de deux,
650 Cet unique moyen peut accomplir vos vœux.

HAEGÉE.

Quelqu'un des miens pourra lui sauver cette peine,

TYNDARE.

S'il n'est connu chez nous son entremise est vaine,
Mon père aime Tyndare, il sait sa probité,
Et commettrait sa vie à sa fidélité ;
655 Croyez qu'en lui la foi parmi les fers se trouve,
À mes propres périls, j'en hasarde l'épreuve :
Aussi suis-je assuré de son affection.

HAEGÉE.

Lui dois-je confier cette commission ?
Oui, détachez ses fers et ceux de Philocrate.

TYNDARE.

660 Vos bontés confondraient l'âme la plus ingrate,
Rien ne puisse manquer à vos prospérités.

HAEGÉE.

Me désirant du bien vous vous en souhaitez.

TYNDARE.

Ma fortune, Tyndare, à tes soins est commise,
La clef de ma prison en tes mains est remise,
665 Tu gouvernes ma nef, tu la peux rendre au port,
Et de toi seul dépend, mon bon ou mauvais sort :
Si par le souvenir de tant de bons offices,
Dont ma reconnaissance a payé tes services,
Je croyais envers moi croître ta passion,
670 J'ôterais du mérite à ton affection.
Te remonter aussi que sans ingratitude,
Voyant que ma rançon pleige ta servitude,
Tu ne me peux manquer en cette extrémité,
Ce serait faire tort à ta fidélité.
675 Pour me promettre donc une ardeur infinie,
Promets-moi seulement de suivre ton génie,
Et d'écouter un peu ces mouvements secrets
Qui t'ont toujours porté dans tous mes intérêts :
D'un infaillible espoir ma liberté se flatte,
680 Après ce que Tyndare a fait pour Philocrate,
Et ce qu'il me promet je le tiens déjà fait,
Va, pars, avec l'espoir, reviens avec l'effet.

PHILOCRATE.

Quelque sensible ardeur, qui pour vous m'intéresse,
Je suis encor ingrat si je ne vous confesse
685 Que tout ce que j'ai fait est beaucoup au dessous
Des insignes plaisirs que j'ai reçus de vous,
Le jour s'effacerait par le retour de l'ombre,
Avant que ma mémoire en eût atteint le nombre,
Et je n'y puis penser que je n'en sois confus,
690 Étant mon serviteur, vous n'auriez pas fait plus ;
J'atteste aussi des Dieux la science suprême,
Que j'aime Philocrate à l'égal de moi-même,

Que je sentais ses maux, et portais ses liens,
Et qu'en ses intérêts je prends part comme aux miens,
695 Quand envers lui ma foi diminuera son zèle,
Je me serai moi-même à moi-même infidèle :

Là, ils s'embrassent.

Et quand pour le servir je manquerais de soin,
J'en manquerais pour moi dans le même besoin,

HAEGÉE.

Hommes vraiment loyaux, Captifs pleins de franchise,
700 Certes vous me coûtez, moins que je ne vous prise,
Malgré mes intérêts, je ressens vos malheurs,
Et par votre vertu vous me tirez des pleurs.
Quel maître peut aimer avecque plus de zèle,
Et quel esclave aussi peut être plus fidèle,
705 Venez quérir votre ordre, et prendre un passeport
Pour le premier vaisseau qui partira du port.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

ERGAZILE.

Malheureux qui court tant pour un mauvais repas,
 Plus malheureux encor qui court et ne l'a pas,
 Et qui faible déjà de la faim qui le presse,
 710 À courir vainement croît encor sa faiblesse,
 Ô jour mélancolique, importun, ennuyeux,
 À qui si je pouvais je crèverais les yeux,
 Jaloux de mon espoir, tu fais à ta lumière,
 Pour prolonger ma faim, prolonger sa carrière :
 715 Et retardes la nuit contre l'ordre du temps,
 Afin de retarder le souper que j'attends,
 Mes dents assurément à faute d'exercice
 Si ce mauvais temps dure oublieront leur office.
 Maudit siècle de fer, où mon triste métier,
 720 Au sein des jeunes gens trouve des coeurs d'acier ;
 Combien es-tu contraire à cet âge doré,
 Qui coulait du Vieux temps de Saturne et de Rhé,
 Où l'on dit que jamais n'entraient dans l'entretien,
 Les termes malheureux, ni du mien ni du tien,
 725 Où nature régnait et non pas la fortune,
 Où la terre à chacun était mère commune,
 Où les hommes vivaient sous le couvert des bois,
 Tous grands et tous petits, tous sujets et tous Rois,
 On n'y connaissait point la misère où nous sommes,
 730 Les hommes n'étaient point les esclaves des hommes,
 Et la nécessité, cette mère des arts,
 Ne leur faisait courir ni honte ni hasards,
 Surtout notre métier que tout le monde affronte,
 Des plus méchants métiers et l'opprobre et la honte,
 735 Était un exercice aux mortels inconnu,
 Comme la pauvreté dont il est provenu,
 Encor cet art naissant était en quelque estime,
 Et s'en bien acquitter n'était honte ni crime,
 Aujourd'hui nous souffrons des mépris éternels,
 740 Et l'on nous fuit partout comme des criminels :
 Nos bons mots désormais passent tous pour frivoles,
 On ne se paye plus avecque des paroles,
 On ne donne à dîner qu'à celui qui le rend,
 On ne le donne pas, on le prête, on le vend :
 745 Et l'avarice va jusqu'à ce point extrême,

Que pour ne rien donner chacun se sert soi-même,
On nous a même ôté, les messages d'amour,
Chacun pour soi travaille, et pour soi fait sa cour :
Bien plus que leur amour, leur intérêt les presse,
750 La bourse est à chacun sa plus belle maîtresse,
Je les suis, les approche, et d'une accorte voix,
Bonjour, dis-je, bonjour, dis-je encor une fois,
Où va-t-on ce matin, où se fait la partie,
À tout cela du vent, et point de répartie,
755 Échauffons-nous, leur dis-je, allons charmer nos soins
Point de réponse encor, allons boire, encor moins :
Parlez donc : qui de vous commencera la fête,
Mais rien à tout cela qu'un branlement de tête,
Lors je lâche en riant un de mes meilleurs mots,
760 Qui me devrait un mois faire vider les pots,
Mais nul que moi n'en rit, et tous plus froids que glace
S'en vont tournant la tête et me quittent la place,
Ayant failli ceux-là, j'approche de ceux-ci,
Tantôt je m'en vais là, tantôt je viens ici,
765 Mais la honte pourtant m'invite à la retraite,
Tous me traitent de même, et pas un ne me traite,
Tous sont d'intelligence, et nul n'a d'un bon oeil,
Vu mes soumissions, ni rendu mon accueil,
Mais encor avec eux, le jour même conspire ;
770 Car ne semble-t-il pas que la nuit se retire,
Et le Soleil conduit par un mauvais destin
Semble-t-il pas aller du couchant au matin :
Faisons encor un tour quelque faim qui m'accable,
Tandis que chez Haegée on dressera la table. [Il sort.]

SCÈNE II.

Haegée, Olympie.

HAEGÉE.

775 Mais où tend son amour, puisque ce testament,
Fait dépendre ses vœux de mon consentement,
Et sur elle m'acquiert la qualité de père.

OLYMPIE.

Elle peut alléguer la perte de mon frère,
Par qui ce testament est de nulle valeur.

HAEGÉE.

780 Hélas cet accident fut mon premier malheur,
Sans ce revers du sort, mon âge fortunée,
Verrait fleurir chez moi cet heureux hyménée,
Et l'hiver de mes jours ne serait pas troublé
Par le nombre des soins dont je suis accablé,
785 De deux fils que le Ciel m'a fait mettre sur terre,
Un esclave en prit un, l'autre est pris par la guerre,
L'un à peine arrivait à l'âge de trois ans,
Et le second à peine attendait son printemps :
Philénie et son bien eût pu demeurer nôtre,
790 Si l'un m'étant ravi j'eusse conservé l'autre :

Mais mon malheur a fait que les perdant tous deux,
J'achète un prisonnier qui captive ses vœux.
Ainsi de tous côtés le sort me persécute,
Ainsi veulent les Dieux que je lui sois en butte,
795 Et que ma patience achète chèrement
Le repos qu'on espère après le monument.

OLYMPIE.

De quelque changement, Philénie est capable,
Et c'est un jeune esprit qui se rendra traitable,
Ne nous rebutons pas pour les premiers efforts,
800 Je n'ai pas fait encor jouer tous mes ressorts,
L'empire que l'amour sur sa jeunesse exerce,
Sera bien établi si je ne le renverse,
Il est des ennemis qu'il faut battre de loin,
Reposez-vous sur moi puisque j'en prends le soin.

HAEGÉE.

805 La consolation qui reste à ma vieillesse
Est de te voir si jeune avoir tant de sagesse,
Et de quelques malheurs que je sois combattu,
Tu me peux soutenir avecque ta vertu :
Malheureux en mes fils le ciel veut qu'une fille
810 Soit l'honneur et l'appui de toute ma famille,
Va, remets s'il se peut cet esprit au devoir,
Et fais sa guérison un fruit de ton savoir :
Ma dépense et mes soins font que dans peu j'espère
Le retour de Tyndare et celui de ton frère,
815 Philocrate me reste et sur sa probité,
J'ai relâché beaucoup de sa captivité,
Parmi mes autres serfs, j'en trouverai peut-être
Quelqu'un du même lieu qui le pourra connaître.
Je vais m'en enquérir.

OLYMPIE.

Et moi par mon conseil,
820 Mettre à notre malade, un second appareil.

Ils sortent.

SCÈNE III.
Tyndare, Pseudole.

TYNDARE.

Ses desseins vont plus haut, et je dois ses visites
À sa compassion bien plus qu'à mes mérites,
Non, non, Pseudole un homme en l'état où je suis,
Un pitoyable objet de misère et d'ennuis :
825 Qui trouve et la lumière et la vie importune,
Ne présume pas tant de sa bonne fortune,
Et ne s'estime point de tant d'attraits pourvu
Que l'on doive l'aimer, aussitôt qu'on l'a vu :
L'amour n'a point dessein dessus une franchise,
830 Qu'il sait que devant lui la fortune méprise,
Et ce superbe Dieu croirait s'être fait tort
D'avoir mêlé ses fers avecque ceux du sort,
Donnant sa liberté, Philénie en veut une
La mienne n'est plus mienne, elle est à la fortune.

PSEUDOLE.

835 Je suis fort ignorant en matière d'amour,
Mais quand le Soleil luit je sais bien qu'il est jour.
Après ce que j'ai vu, douter qu'elle vous aime,
Serait douter d'un feu plus clair que le jour même :
Mais pour moi je l'en loue et cette affection
840 N'est ni sans jugement, ni sans proportion :
Je tiens pour les amants et souffre leur folie,
Depuis l'heureux moment que j'en tiens pour Célie.
Comme eux je l'entretiens de soupirs et de vœux,
Comme eux j'aime à rêver, je soupire comme eux,
845 Je me forge comme eux des chimères cornues,
Fais des châteaux en l'air et bâtis dans les nues ;
Comme eux pour dire tout, j'ai l'esprit de travers,
Et je deviens plaisant jusqu'à faire des vers,
En voulez-vous entendre, ô Célie, ô Célie,
850 Je mets le monde aux fers et ta beauté me lie,
De Geôlier que j'étais je suis ton prisonnier,

TYNDARE.

Après ?

PSEUDOLE.

Je cherche encor la rime du dernier.
J'en suis demeuré là.

TYNDARE.

La pensée est fort belle.

PSEUDOLE.

855 Mais ce méchant métier trouble bien la cervelle,
Je me laisse emporter jusqu'à suer parfois,
M'arracher les cheveux et me ronger les doigts,

Et quand j'ai tant rêvé que ma veine en est lasse,
Je déteste la muse et maudis le parnasse.

SCÈNE IV.

Haegée, Crisimant, Tyndare, Pseudole.

HAEGÉE.

Le voilà, parlez-lui, s'il est connu de vous.

TYNDARE, à part.

860 Que vois-je ô justes Dieux, quel est votre courroux
Voici l'instant fatal qui fera tout connaître,
Et qu'il me serait mieux d'avoir été que d'être,
Que de ma trahison je ne me puis laver,
Que le même salut ne me pourrait sauver.
865 Et que fourbe, mensonge, artifice ni ruse
Ne peut ni me servir ni me fournir d'excuse,
Malheureux Crisimant qui garde ici tes pas.

HAEGÉE.

Quel respect vous retient ? vous ne l'abordez pas.

TYNDARE, à part.

870 Mais ne relâchons rien mentons avec audace,
Force-toi mon esprit et toi-même te passe.

CRISIMANT.

Qui te fait cher Tyndare errant de toutes parts,
Et des pieds et des yeux éviter mes regards,
Serait-ce que le sort t'eût depuis notre absence,
Avecque la franchise, ôté la connaissance,
875 Ignore-tu mon nom, ne me connais-tu pas,
Pourquoi de mon abord détournes-tu tes pas,

HAEGÉE.

Vous-même montrez bien de ne le pas connaître,
Car vous nommez l'esclave et vous parlez au maître :
Il vous fuit et vous hait avec juste raison,
880 Tyndare est son valet, Philocrate est son nom.

TYNDARE.

Éloignez-vous Haegée, il est frappé de rage,
Et ce mal d'un bon sens lui dérobe l'usage,
Cette contagion se prend par le cracher,
Dedans toute l'Élide on n'en ose approcher,
885 On l'a vu furieux se jeter sur son père,
Prendre la terre aux dents, tâcher de se défaire,
Et depuis chacun craint cet esprit forcené,
De ses plus chers parents il est abandonné,
La guerre vous a fait une mauvaise prise,
890 Et le garder est bien acheter sa franchise.

CRISIMANT.

Fut-il jamais menteur, impudent à ce point.

HAEGÉE.

Parle-lui si tu veux, mais ne m'approche point.

CRISIMANT.

Moi la rage imposteur, moi, vouloir me défaire !
Moi, j'ai voulu méchant,

TYNDARE.

Assassiner ton père.

895 Pourquoi veux-tu nier un mal connu de tous,
Et quelle vaine honte excite ton courroux,
Puisque bientôt le temps l'eût assez fait connaître.

HAEGÉE.

Loin, loin, n'approche pas.

CRISIMANT.

Quoi ! Vous croyez ce traître.

TYNDARE.

900 Voyez de quel regard il porte l'oeil sur nous,
Son mal va commencer, fuyez, retirez-vous.

HAEGÉE.

J'ai bien dès cet abord reconnu sa folie,
Il vous nommait Tyndare.

TYNDARE.

Ordonnez qu'on le lie,

On ne pourrait dompter cet esprit furieux,
Voyez-vous pas déjà qu'il nous mange des yeux :

PSEUDOLE.

905 Certes le danger hors ce passe-temps est rare.

TYNDARE.

Ne vous étonnez pas qu'il m'appelle Tyndare,
Lorsque cette fureur possède sa raison,
On le voit oublier jusqu'à son propre nom.

CRISIMANT.

910 Si ma colère était de son effet suivie,
Ces mensonges, méchant, te coûteraient la vie,[; H]
Quel respect me retient que des poings et des dents,
Je ne te fais rentrer ces termes impudents,
Voyez quelle assurance après cette imposture.

HAEGÉE.

Qu'on le renferme, allez, je crains quelque aventure.

CRISIMANT.

915 Haegée au nom des Dieux pour notre commun bien,
Pour ton propre intérêt autant que pour le mien,
Prête un moment l'oreille à ma juste défense.

HAEGÉE.

Parle donc de plus loin, empêchez qu'il n'avance.

CRISIMANT.

920 Quoiqu'un sujet bien vain t'excite cet effroi,
Il suffit que ma voix puisse aller jusqu'à toi,
Je n'avancerai point, réponds-moi donc de grâce,
Pour qui cet imposteur en ton estime passe ?

HAEGÉE.

Pour Philocrate.

CRISIMANT.

Ô Dieux.

HAEGÉE.

Et celui que tu dis
Est allé moyenner le retour de mon fils.

CRISIMANT.

925 Quoi ! du nom de son maître un esclave s'avoue,
Ô crédule vieillard, à quel point on te joue,
Un vil objet d'opprobre et de dérision,
Un serf passer pour libre en ton opinion,

TYNDARE.

930 Chez toi, réduit au point d'une misère extrême,
Tu voudrais bien qu'ici chacun fût cru de même,
C'est un vice commun à tous les malheureux,
De faire s'ils pouvaient que chacun fût comme eux,
Et leur humeur jalouse, envieuse, importune,
Tâche à nous nuire autant que leur fait la fortune.

CRISIMANT.

935 Garde sage vieillard, de suivre obstinément
Le parti d'un abus conçu légèrement,
Crois que sous cette erreur quelque fourbe est tissée,
Et pour ton intérêt redoutes-en l'issue,
Lui, racheter ton fils !

TYNDARE.

Oui si l'aide des Dieux
940 Me favorise autant que tu m'es ennuyeux,
Tyndare à ce dessein envoyé vers mon père,

Nous produira bientôt le succès que j'espère.

CRISIMANT.

Ce Tyndare est lui-même, hé quoi cet effronté !
Vous jouera tout le jour avec impunité,
945 Et de ce vain espoir votre bonté se flatte.

TYNDARE.

Moi Tyndare impudent.

CRISIMANT.

Et qui donc ?

TYNDARE.

Philocrate.

CRISIMANT.

Ô l'insolent esclave.

TYNDARE.

Il est vrai que je sers,
Mais que la guerre aussi m'a mis aux premiers fers,
Et que la liberté m'est aussi naturelle
950 Qu'à ce fameux Romain qui se défit pour elle.

CRISIMANT.

Me puis-je contenir en si juste courroux,
Éclate ma fureur.

TYNDARE.

Et bien l'entendez-vous,
Des mains après cela lui laissez-vous l'usage,
Il va s'il n'est lié nous sauter au visage,

CRISIMANT.

955 Ne pouvoir être cru, ni n'oser faire un pas,
Je forcène de rage et ne me connais pas.

TYNDARE.

Que vous disais-je hé bien, voyez cet oeil farouche,
L'écume va bientôt lui sortir de la bouche.

CRISIMANT.

Toi tu seras bientôt l'aliment des corbeaux,
960 Infâme, et digne objet de la main des bourreaux.

TYNDARE.

Il extravague enfin, sa fureur le possède.

HAEGÉE.

Le ferais-je emporter.

TYNDARE.

C'est le plus sûr remède.

PSEUDOLE.

Aidez-moi donc, car seul je n'en approche point.

CRISIMANT.

965 Peux-tu ma patience aller jusqu'à ce point,
Quel monstre, quel serpent, a conçu ce prodige,
Ne le puis-je étouffer ?

HAEGÉE.

N'approche pas te dis-je.

Arrête.

CRISIMANT.

Encor un coup, Haegée au nom des Dieux,
Laisse à la vérité te dessiller les yeux,
Quatre mots t'apprendront tout ce que je désire.

HAEGÉE.

970 Je t'oirai bien d'ici, parle, que veux-tu dire ?

CRISIMANT.

Sache donc que le mal qu'il me veut imposer,
Ne tend qu'à m'empêcher de te désabuser,
Qu'il forge à tes dépens cette vaine folie :
975 Mais prends tes sûretés je consens qu'on me lie :
Mais qu'il le soit aussi.

TYNDARE.

Qui veut l'être le soit.

CRISIMANT.

As-tu vu ce clin d'oeil.

TYNDARE.

Dieux voyez l'imposture.

HAEGÉE.

Je ne sais que promet toute cette aventure,
Mais je n'ose espérer que son succès soit bon.

CRISIMANT.

980 Saches encor un coup que Tyndare est son nom,
Et que cet affronteur d'un vain espoir te flatte,
Comme je me connais, je connais Philocrate,
Une étroite amitié de tout temps nous a joints.

TYNDARE, à part.

Enfin la vérité confondra tous mes soins,
À ces impressions cet esprit se prépare,

HAEGÉE.

985 Viens çà, qui que tu sois, Philocrate ou Tyndare,
Il est temps de finir ce douteux entretien,
Es-tu né libre ou serf, ne me déguise rien.

TYNDARE.

Je suis né libre.

CRISIMANT.

Il ment.

TYNDARE.

L'audace sans seconde,
990 Traître me reçus-tu lorsque je vins au monde,
Assistais-tu ma mère en son accouchement,
Je suis né tel, vous dis-je.

CRISIMANT.

Encor un coup il ment,
Le ciel s'il ne t'abuse, à tes yeux me confonde,
Vois-tu pas qu'il se tait : qu'il parle, qu'il réponde.

TYNDARE, à part.

995 J'arrive entre le prêtre et le glaive et l'autel,
Et sans rémission j'attends le coup mortel.

HAEGÉE.

Dieux m'auriez-vous laissé tramer cet artifice,
Et payer ma bonté d'un si mauvais office,
Oui, de l'un le silence, et de l'autre la voix,
Te détruisent assez, vain espoir que j'avais,
1000 Ô bienfaits mal rendus ! ô servitude ingrate,
Mais vois-le bien.

CRISIMANT.

C'est lui.

HAEGÉE.

Dépeins-moi Philocrate.

CRISIMANT.

Châtain, de basse taille, un peu haut en couleur,
De vingt ans à peu près.

HAEGÉE.

C'est lui-même ô malheur,
Dans la captivité chercher de la franchise,
1005 Était-ce une leçon que l'âge m'eût apprise,
Ô triste expérience apprise à mes dépens, [; I]
Fruit de mon imprudence et non pas fruit du temps.
J'apprends bien à te croire en étant trop crédule,
Ô vieillesse inexperte, ô bonté ridicule.

TYNDARE, à part.

1010 Tout sens et tout espoir m'abandonne à la fois,
Et le trouble où je suis m'ôte jusqu'à la voix.

HAEGÉE.

Mais il semble qu'encor mon jugement balance,
Attends-je que sa voix confirme son silence,
Assez par sa frayeur mon doute se résout,
1015 Et ne me disant rien le traître me dit tout.

TYNDARE.

Oui faites qu'à mon crime on égale mes peines.

HAEGÉE.

Lychas, Daniste, Arbax, venez chargés de chaînes
Vengez tout à l'envi l'affront que je reçois,
Des cordes, des liens.

SCÈNE V.

**Lychas, Arbax, Daniste, Haegée, Tyndare,
Crisimant, Pseudole.**

ARBAX.

Qu'est-ce, allons-nous au bois,

HAEGÉE.

1020 Liez, et jusqu'au sang serrez ce détestable,
Qui me rend de ces lieux et l'opprobre et la fable.

TYNDARE.

Ces liens à mes mains seront encor trop doux,
Vous les pouvez couper puisqu'elles sont à vous,
Je reconnais la fourbe et confesse les feintes,
1025 Mon mal si vous voulez passe encore vos plaintes,
Mon maître était aux fers je les ai détachés,
N'est-ce pas l'action que vous me reprochez.

HAEGÉE.

Cette action, méchant, te coûtera la vie.

TYNDARE.

1030 Une si belle mort sera digne d'envie,
J'ai par ma probité fait que tous vos tourments,
Peuvent m'être des maux, mais non des châtements.

HAEGÉE.

1035 Quand j'aurai de ton sang ma vengeance assouvie,
Appelle si tu veux cette mort une vie,
Et nomme cette fourbe ou mérite ou forfait,
Tu mourras glorieux, je serai satisfait.

TYNDARE.

Voyez par quel conseil vous vous devez conduire,
Si mon maître revient ma mort vous pourra nuire.

CRISIMANT, à part.

1040 Je comprends le secret, qu'ai-je fait, justes Dieux !
Mon ami par son art s'est tiré de ces lieux,
J'eusse aidé le forfait, j'en eusse été complice,
Et par ma faute il faut que l'auteur en périsse :

À Haegée.

1045 Au nom des Dieux, Haegée, et par ta piété,
Fais-nous preuve sur lui de ton humanité,
Sa vie est en tes mains, sa gorge t'est offerte,
Mais hélas quel profit te naîtra de sa perte.

HAEGÉE.

1050 Je saurai bien pourvoir à ne le perdre pas,
Il est assez de fers pour retenir ses pas,
Et s'il est favorable à l'objet qui l'adore,
Les chaînes de l'amour l'attacheront encore,
Voilà ce beau charmeur des beautés de ces lieux,
Ce cher tourment des cœurs, ce doux plaisir des yeux,
Ce subtil enchanteur des esprit de nos filles,
Qui sème impunément le trouble en nos familles,
Je dois pour mon repos punir également
1055 Ce qu'il a de mauvais et qu'il a de charmant,
La perte qu'il me cause, et l'amour qu'il excite,
Tout en est criminel jusques à son mérite,
Allez, et qu'on l'enferme en un cachot si noir,
Qu'il n'y soit vu du jour, ni ne le puisse voir :
1060 Je ne veux pas qu'une heure achève son supplice,
Il faut plus d'une mort pour m'en faire justice,
Je souffrirai ses jours, mais pour le voir souffrir,
Il y vivra longtemps, mais pour longtemps mourir.

TYNDARE.

1065 S'il fallait mesurer le supplice à la faute,
Il serait bien léger.

HAEGÉE.

Dépêchez-vous, qu'on l'ôte.

TYNDARE.

1070 Adieu que rien ne manque à vos prospérités,
Et soyez plus heureux que vous ne méritez :
Songez si vous tiendriez ou pour crime ou pour vice,
Qu'un serf à votre fils eût rendu cet office,
Qu'on peut à ses dépens croire ses passions,
Et que le ciel nous rend selon nos actions,

À Crisimant.

1075 Toi dangereux ami, cause de ma disgrâce,
Jamais aucun des tiens ne se trouve en ma place,
Et s'ils sont compagnons de ta captivité,
Le ciel, leur soit plus doux, que tu ne m'as été.

PSEUDOLE.

Dieux je ressens sa peine et son malheur m'afflige. [Il sort.]

CRISIMANT.

Ô fatale imprudence.

HAEGÉE.

Emmenez-le, vous dis-je.

TYNDARE, aux valets qui l'emmènent.

Pourquoi m'outragez-vous puisque je suis vos pas,
Contentez-vous que j'aïlle et ne me traînez pas.

SCÈNE VI.
Haegée, Crisimant.

HAEGÉE.

1080 Traînez, tirez, frappez ; servez si bien ma haine,
Que mes autres Captifs profitent de sa peine,
À d'autres désormais leurs conseils superflus,
Je suis bien résolu de ne les croire plus,
C'est assez qu'une fois ma bonté trop aisée
1085 M'ait fait de nos voisins la fable et la risée,
Et que la perte encor y soit jointe au mépris,
Suis-moi que je te rende au lieu où je t'ai pris :
Cessez vains sentiments que la pitié me donne,
On n'en a point pour moi, je n'en ai pour personne.

CRISIMANT, à part.

1090 Les fers me sont bien dus, j'en cause à mes amis. [Il sort.]

SCÈNE VII.
Ergazile, Haegée.

ERGAZILE.

Ne viens-je point trop tard, le couvert est-il mis,
Irai-je à la cuisine ordonner que l'on dresse ?

HAEGÉE.

Je ne souperai point, pardonne à ma tristesse,
Mais demain.

ERGAZILE.

Raillez-vous ?

HAEGÉE.

Excuse mes ennuis,
1095 Adieu, je ne puis rire en l'état où je suis. [Il sort.]

SCÈNE VIII.

ERGAZILE.

Vieux squelette mouvant, mort tiré de la bière,
Ridicule monceau de cendre et de poussière,
Dont le nombre des ans prévenant mes souhaits,
Punit depuis longtemps tous les maux que tu fais,
1100 Ton attente ait encor le succès de la mienne,
Comme je vais souper, ainsi ton fils revienne,
T'étouffe le repas où tu m'as invité,
Et te traite le ciel, comme tu m'as traité.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

PSEUDOLE assis, un papier et une plume à la main, ayant longtemps rêvé, dit :

Ô malheureux métier, que tu me romps la tête !
1105 Faut-il que si longtemps cette rime m'arrête ?
C'est mon premier travail, ce sera le dernier,
De Geôlier que j'étais, je suis ton prisonnier,
Je voudrais que la rime en fût bien naturelle,
Puisqu'elle ne vient point allons au devant d'elle ;
1110 Peut-être qu'en marchant nous la pourrons trouver,
Ne pouvant trop bien faire on ne peut trop rêver.
Je n'entrepris jamais si pénible corvée :
Ah ! j'y suis, encor deux, et l'oeuvre est achevée,
Pour bien polir un vers qu'il y faut de façons ?
1115 Favorise, Apollon, un de tes nourrissons,
Bon, ce terme, ce semble est né pour la pensée,
Le vers n'en est contraint ni la rime forcée,
La cadence en est bonne, et le son en est doux.

SCÈNE II.

Célie, Pseudole.

CÉLIE.

Comment, tu fais des vers.

PSEUDOLE.

Ah ! mon Ange est-ce vous.

CÉLIE, en riant.

1120 Mon Ange,

PSEUDOLE.

Et bien, mon Ciel, mon Soleil, mon Aurore.

CÉLIE.

J'excuse la fureur qui te possède encore ;

Car on dit qu'au métier dont tu te veux mêler,
Certain esprit de feu, vous meut, vous fait parler,
Et jusques à tel point quelquefois vous transporte,
1125 Que la raison lui cède, et n'est pas la plus forte,
Quoique pauvre servante, et qu'assez simple à voir,
Je m'enquête de tout, et je veux tout savoir.
Crois-moi pour ton repos, laisse-là ta Poésie,
Elle t'aurait bientôt brouillé la fantaisie.
1130 Quitte-moi de bonne heure, Apollon, et sa Cour
Pour être bientôt fou, c'est assez de l'Amour ;
Cet Art donne aux plus sages une mauvaise estime,
Prends garde à la raison, et laisse-là la rime.
Mais voyons,

PSEUDOLE.

Ils sont beaux, car ils t'ont pour objet,
1135 Qui rencontrerait mal sur un si beau sujet ?

Il lit.

À Célie, Galimatias.

Geôlière des Geôliers, adorable Célie,
J'en mets d'autres aux fers, et ta Beauté me lie !
J'emprisonne le monde, et suis ton prisonnier,
Possédant les plaisirs où l'Amour nous convie,
1140 Et sans cueillir les fruits de l'amoureuse vie,
Ne laisse pas couler ton âge Printanier.

Il poursuit.

Que t'en semble,

CÉLIE.

Ils sont beaux, et passent mon mérite.

PSEUDOLE.

Ce mot de Printanier, ce me semble est d'élite ;
Mais trouves-tu mal dit Geôlière des Geôliers,
1145 Ce n'est point là parler en terme d'écoliers.
Tels qu'ils sont, après tout, ils sont vers de caprice,
On sait bien que cet Art n'est point mon exercice,
Ce sont fruits de l'Amour, et de l'oisiveté,
Que pour te divertir je voue à ta Beauté.
1150 Mais du discours enfin venons-en à la chose,
Des souhaits à l'effet, et des vers à la Prose :
Tous deux de sort égal et de condition,
Soyons-le de désir, et d'inclination.

CÉLIE.

Mais le bien défailant on est mal à son aise,
1155 La bouche mange et boit aussi bien qu'elle baise,
À table comme au lit il faut traiter l'amour,
La nuit n'est pas plaisante à qui jeûne le jour,
Cherchons pour vivre heureux dedans le mariage, [; K]
Plutôt la mine d'or que celle du visage.
1160 L'Amour tout Dieu qu'il est, est un enfant gourmand
Qui mange comme un autre, et crie incessamment ;

Mais on ne sort point nu de la maison d'Haegée,
La misère y guérit, ou sort bien soulagée ;
Ne désespère rien, car je plains ton souci,
1165 Écoute maintenant ce qui m'amène ici,
Puis-je pour Philénie obtenir une grâce.

PSEUDOLE.

Quelle ?

CÉLIE.

De voir Tyndare avant que le jour passe,
Sans qu'aucun du logis en puisse rien savoir.

PSEUDOLE.

Il faut que mon amour corrompe mon devoir,
1170 Je ne m'en puis défendre, oui, va, fais qu'elle vienne,
Ayant la clef du coeur, toute autre clef est tienne,
Que n'obtiendras-tu point avecque tant d'appas.

CÉLIE.

Attends-nous donc ici nous venons de ce pas. [Elle sort.]

SCÈNE III.

PSEUDOLE, seul.

J'ignore à quelle fin tendent leurs conférences,
1175 Mais entre eux la Nature a mis des différences,
Qui ne promettent pas que leur affection
Doive avoir plus d'effet que de proportion ;
L'Amour fait toutefois d'autres métamorphoses,
Tout petit Dieu qu'il est il fait de grandes choses ;
1180 Il dispense à son gré la joie et le souci,
Comme il forge des fers il en peut rompre aussi ;
La voici, tirons-le de ce lieu triste et sombre,
Et ne lui faisons pas voir son Soleil à l'ombre.

Il sort.

SCÈNE IV.

Philénie, Célie.

PHILÉNIE.

Je doute si je suis mes vœux ou ma fureur,
1185 Si ce m'est un objet de plaisir ou d'horreur,
Et ne puis assurer quoique j'en sois si proche,
Si je viens pour l'excuse ou bien pour le reproche.
Je ne le puis haïr, et me ruine en l'aimant ;
Il est charmant, mais serf, il est serf, mais charmant ;
1190 La colère m'amène, et la pitié m'attire,
Et pour les accorder je ne sais que lui dire,
Je suivrais mon courroux, et croirais mon ennui ;
Mais j'entends que l'Amour me parle encor pour lui,
Ne proposons donc rien, ma parole incertaine,
1195 Par ma confusion lui prouvera ma peine.

CÉLIE.

Si pour plaindre vos maux, et pour y prendre part,

PHILÉNIE.

Le voilà, prends Pseudole, et le tire à l'écart.

SCÈNE V.

Tyndare, Philénie.

TYNDARE, plein de fers.

Hé quoi ! votre fureur vient ici désarmée ;
D'un si faible courroux votre âme est enflammée ;
1200 Si comme des mortels vous disposiez des Dieux,
Et pouviez exciter la colère des Cieux,
Sur qui plus justement les pourriez-vous résoudre,
De servir votre haine, et de lancer leur foudre ?
Que sur ce détestable, et sur ce malheureux
1205 Qui vous a dérobé tant d'inutiles vœux,
Qui vit pour votre peine, et qui naquit coupable
Du plus sensible abus dont vous fussiez capable :
Aussitôt que mes jours, mon crime a commencé,
Le temps de mon berceau n'en fut pas dispensé,
1210 Et ce m'est un Arrêt de la Nature même,
Que d'être criminel aussitôt que l'on m'aime.
Serf, comme elle m'a fait, je pêche si je plais,
Chacun me doit haïr, moi-même je me hais ;
Je ne puis exciter un amour légitime,
1215 Ni m'acquérir un cœur que je ne fasse un crime ;
Et quiconque est né serf vit pour être odieux,
À quiconque est né libre, et quiconque a des yeux.
Pourquoi donc vis-je encor si j'ai l'heur de vous plaire ?
Si vous m'avez aimé qu'attend votre colère ?
1220 Il est de votre honneur que je perde le jour,

Et c'est à votre haine à venger votre amour.

PHILÉNIE.

Le sujet de ma plainte en ce point est extrême,
 Que tu me veux ravir jusqu'à la plainte même,
 Que ta confession a passé ton péché
 1225 Pour ne permettre pas qu'il te fût reproché.
 Ah ! tu m'ôtes à tort cette faible vengeance,
 Des reproches, cruel, laisse-moi l'allégeance,
 Et ne détourne pas, si tu plains mon tourment,
 Ces armes de mon sexe à mon ressentiment ;
 1230 Pour nous mieux abuser, je sais que la Nature
 A devant ton dessein commencé l'imposture ;
 Que ce visage auguste, et ce modeste port
 Ont menti les premiers, et démentent ton sort ;
 Mais je puis pour le moins me plaindre avec justice,
 1235 De quoi tu fais ta voix de tes charmes complice,
 De quoi tu veux passer pour ce que tu n'es pas,
 Et de quoi ton discours ment comme tes appas ;
 Pour prix de mon amour tu t'en devais défendre,
 Puisque te connaissant tu n'y pouvais prétendre ;
 1240 Elle n'aurait pas crû jusqu'à ce dernier point,
 Et tu l'aurais payée en ne l'acceptant point.
 Tu me diras, pourquoi, la fourbe était forgée,
 Qu'il fallait m'abuser pour abuser Haegée ;
 Tu crus qu'il importait que l'affront fût égal,
 1245 À qui te veut du bien, et qui te fait du mal ;
 Qu'il nous fallait tromper par une même adresse,
 Et trahir à la fois, ton Maître, et ta Maîtresse.
 Non, non, crois que d'abord m'ayant ouvert ton sein,
 Bien loin de révéler, j'eusse aidé ton dessein,
 1250 Et que ma passion en piété changée,
 Eût détaché mes soins des intérêts d'Haegée ;
 C'eût été mériter que je fisse pour toi,
 Et me donner beaucoup que me laisser à moi ;
 Mon amour n'exerçait qu'une faible puissance,
 1255 Il fût mort aisément si près de sa naissance,
 Au lieu qu'au dernier point que je m'en sens presser,[; L]
 C'est un Tyran qui règne, et qu'on ne peut chasser,
 Un pouvoir qui s'étend, et qu'on ne peut restreindre,
 Un brasier qui dévore, et qu'on ne peut éteindre.

TYNDARE.

1260 Mon propre témoignage à votre plainte est joint,
 Je signe mon Arrêt, en ne répondant point ;
 Même s'il faut encor aider votre colère,
 Et pour être puni tâcher de vous déplaire,
 Je le puis, et le dois par la confession,
 1265 Et de mon imprudence, et de ma passion,
 Qui sans égard de rang, ni respect de fortune
 M'ont flatté d'une attente avecque vous commune,
 Et m'ont fait regarder votre possession
 Comme un futur butin de mon ambition :
 1270 Fut-il jamais orgueil si digne du Tonnerre ?
 N'était-ce pas au Ciel vouloir joindre la Terre,
 Et bâtir sur l'espoir de ces audacieux,
 Dont l'insolence alla jusqu'au Trône des Dieux.

Si votre amour vous nuit, la mienne vous offense,
 1275 J'en avais en naissant apporté la défense ;
 Pour moi, baiser vos pas, serait trop présumer,
 Je suis né pour servir, et non pas pour aimer ;
 L'estime que je fais ôte du prix aux choses,
 Si je voulais cueillir je flétrirais les roses ;
 1280 La tache est infaillible où je porte les doigts,
 Le Soleil pâlerait si je le regardais ;
 Il se faut de mes vœux purger comme d'un crime,
 Et comme d'un affront laver de mon estime.
 Songez donc pour aigrir votre ressentiment,
 1285 Qu'un serf a tant osé que d'être votre Amant.

PHILÉNIE.

Né de condition à mon sort si contraire,
 Tu serais pour toute autre, et traître, et téméraire :
 Mais par une bonté digne de mon malheur,
 Autant que je le puis j'adoucis ma douleur,
 1290 Et ne pouvant passer de l'un à l'autre extrême,
 T'ayant si bien aimé, sens encor que je t'aime ;
 Loin d'appeler ta faute, orgueil, ni trahison,
 Je prends part en ta peine, et je plains ta prison ;
 Et quoique ces ardeurs me doivent être vaines,
 1295 Avec ravissement je porterais tes chaînes ;
 Tu me verrais joyeuse, et l'esprit satisfait,
 Souffrir le châtement du mal que tu m'as fait.

TYNDARE.

Maîtres de nos destins, Puissances souveraines !
 Arbitres éternels des affaires humaines !
 1300 Que ne me fîtes-vous d'une condition,
 Où je pusse répondre à cette affection ?
 Vous me deviez cruels, la franchise avec l'être,
 Je devais naître libre, ou ne devais point naître :
 Ma vie est superflue en ce mortel séjour,
 1305 C'est mon premier malheur que d'avoir vu le jour,[; L]
 J'offense si je hais, je fais affront si j'aime,
 Et vis pour affliger tout le monde, et moi-même.

PHILÉNIE.

Puisque c'est un Arrêt du sort qui me poursuit,
 Que de si belles fleurs doivent passer sans fruit,
 1310 Il faut aveuglément suivre la Destinée,
 Qui m'ordonne l'Amour, et défend l'Hyménée.
 Je réconcilierai quatre ennemis puissants,
 L'Amour, et la Vertu, la Raison, et les Sens,
 Et saurai bien aimer sans prendre de licence
 1315 Qui puisse démentir le lieu de ma naissance.
 Oui, Tyndare, je t'aime, et ne veux point de toi,
 Je te serai fidèle, et retiendrai ma foi,
 Nourrissant le désir, je tuerai l'espérance,
 J'aimerai le parti, mais fuirai l'alliance ;
 1320 Et puisque mon attente a si mal succédé,
 Mon cœur sera vaincu sans être possédé ;
 Si le triomphe au moins n'a suivi la victoire,
 Un second après toi n'en aura pas la gloire.
 Va que bientôt le Ciel te tire de ce lieu ;

1325 Mais je perdrai la vie en te perdant, Adieu.

TYNDARE.

Quoi, venant pour m'ouïr vous vous êtes jugée,
Et du mal que j'ai fait,

SCÈNE IV.

Pseudole, Célie, Tyndare, Philénie.

PSEUDOLE courant, dit à Tyndare.

Rentrez, j'entends Haegée,

À Célie.

Célie aurai-je lieu dedans ton souvenir ?

CÉLIE.

Il n'appartient qu'aux Dieux de savoir l'avenir.

Ils sortent.

SCÈNE VII.

ERGAZILE.

1330 Sacré Père des Dieux tu conserves ma vie,
Et mes prospérités vont passer mon envie,
Tu me combles d'espoir, de louange, de vœux,
De ris, de passe-temps, d'allégresse, de jeux,
De bénédictions, de caresse, de gloire,
1335 Et jamais on ne but au point où je vais boire.
Mon heur ne dépend plus de la pitié d'autrui,
Je suppliais hier, je commande aujourd'hui ;
Et puis sans le secours d'autres que de moi-même,
Perdre ce que [je] hais, et sauver ce que j'aime,
1340 Et qu'au reste du temps, à mes jours destiné,
Je réparerai bien celui que j'ai jeûné,
Et que récompensant mon ventre avec usure,
Je vais bien rétablir cette maigre figure.
Ressuscitons Haegée, et courons lui porter
1345 Autant, et plus de biens qu'il n'en peut souhaiter ;
Mais j'en reçus hier un affront assez rude
Pour lui laisser d'abord un peu d'inquiétude.

SCÈNE VIII.

Haegée, Ergazile.

HAEGÉE.

Plus cette trahison me repasse en l'esprit,
Plus ma douleur s'accroît, et mon courroux s'aigrit :
1350 Mon innocence est grande, il faut que je l'avoue,
Je ne discerne pas de quel art on me joue ;
De soupçonner si peu ces perfides esprits,
Et passer pour stupide avec des cheveux gris.
De toute la Cité je deviens la risée,
1355 On montre au doigt la dupe, et la fourbe est prisée :
Voilà, dit-on partout, cet innocent vieillard
À qui de si vieux ans ont acquis si peu d'art,
À qui l'expérience apprend à son dommage, [; M]
Qu'il se trouve des fous à toute sorte d'âge ;
1360 Que toujours le savoir n'est pas un fruit du temps :
Ainsi mon sort fatal leur sert de passe-temps.
Ces bruits sont aujourd'hui l'entretien de la ville,
Voilà ce que j'acquiers pour être trop facile,
Et tandis qu'on me raille, et me montre en tous lieux,
1365 Je passe sans réponse, et n'ose ouvrir les yeux ;
Mais que marque Ergazile avec cette allégresse :
Suivons-le, c'est chez moi que son chemin s'adresse.

ERGAZILE.

Afin de ne trouver nul obstacle à mes pas,
Et que par imprudence on ne m'arrête pas ;
1370 Afin, dis-je qu'on sache, et qu'aucun ne l'ignore,
Je publie, avertis, et [je] proteste encore,
Que j'abats le premier qui se rencontrera,
Et heurte sans égard quiconque s'offrira.

HAEGÉE.

Où fuirai-je, quel trouble excite ainsi sa bile,
1375 Et quels lieux me seront un salutaire asile ?

ERGAZILE.

Tôt donc, que par respect chacun rentre chez soi,
Et que toute la rue aujourd'hui soit à moi,
Autrement,

HAEGÉE.

Est-il fou, quelle est cette menace ?

ERGAZILE.

On se ressouviendrait du jour et de la place,
1380 Et si l'événement répond à mon effort,
Qui me rencontrera, rencontrera la mort.

HAEGÉE.

Quelqu'un l'aura traité sans doute à son dommage,
Et tout ensemble enflé, son ventre, et son courage ;
Le vin le fait parler, c'est dans cette liqueur
1385 Qu'il a noyé sa crainte, et qu'il a pris du coeur.

ERGAZILE.

Des jeunes débauchés je n'accrois plus la suite,
Et mon métier n'est plus celui d'un Parasite,
Il n'est ni sort ni rang, à ma fortune égal,
Je suis de tous les Rois le Roi le plus Royal,
1390 Tant le Ciel a sur moi déployé ses largesses,
Et tant il m'est au port arrivé de richesses ;
Mes trésors ne sont point ce métal précieux
Qui fait ouvrir sur soi, tant de mains, et tant d'yeux,
Et qu'avec tant d'ardeur tous les hommes poursuivent,
1395 Mes biens sont arrivés, et mes richesses arrivent.
Un seul homme est mon or, ma richesse, et mon bien,
Et si je le possède il ne me manque rien ;
De cet heureux retour avertissons Haegée,
Et de combien aux Dieux sa vie est obligée ;
1400 Leur soin de son repos est le visible appui,
Et manifestement s'est employé pour lui.

HAEGÉE.

Réponde le succès à l'espoir qu'il me donne ;
Mais quel est ce bonheur, où ma part est si bonne ?

ERGAZILE à la porte d'Haegée.

Holà, qui m'ouvre ici,

HAEGÉE.

Cet affamé je crois,
1405 Me cherchant, en veut plus à ma table qu'à moi.

ERGAZILE.

Quelqu'un, tôt à la porte, ou je la mets par terre,
Et si je frappe un coup, la brise comme verre.

Il frappe.

HAEGÉE.

Il le faut aborder, hasardons un repas :

À Ergazile.

Que voulez-vous, holà, vous mettez tout à bas ?

ERGAZILE.

1410 Ô le plus fortuné du séjour où nous sommes !
Le plus chéri des Dieux, le plus heureux des hommes !

Que tout rit à tes vœux, et que tu viens à temps,
Donne la main.

HAEGÉE.

Après.

ERGAZILE.

Écoute.

HAEGÉE.

Je t'entends.

ERGAZILE.

1415 Renonce à tout souci, que tout soin t'abandonne ;
Réjouis-toi.

HAEGÉE.

Pourquoi.

ERGAZILE.

Parce que je l'ordonne ?

HAEGÉE.

Hélas ! De la façon que succèdent mes vœux,
J'ai sujet de pleurer, non pas d'être joyeux.

ERGAZILE.

Je vais de ton esprit bannir cette tristesse,
Espère en ma parole, et vis sur ma promesse.

HAEGÉE.

1420 Dis-m'en donc le sujet,

ERGAZILE.

Crois-moi, réjouis-toi.

HAEGÉE.

Je me réjouis donc, mais sans savoir pourquoi.

ERGAZILE.

Obéis sans réplique, à quoi que je t'oblige,
Fais dresser un grand feu.

HAEGÉE.

Pourquoi grand ?

ERGAZILE.

Grand te dis-je !

HAEGÉE.

1425 Mais pourquoi sans besoin, et si hors de saison,
Veux-tu qu'à ton sujet je brûle ma maison.

ERGAZILE.

Épargne mes discours, et lis dans ma pensée,
Ordonne qu'en deux coups la table soit dressée,
Qu'on trouve les pots prêts, qu'on prépare les plats ;
1430 Fais que l'on couche au feu, mais des mets délicats,
Et que tes cuisiniers n'aient ni repos ni trêve,
Çà, leur irai-je aider.

HAEGÉE.

Tout en veillant il rêve.

ERGAZILE.

Te dirai-je les mets que tu nous donneras.

HAEGÉE.

Tu me les dirais mieux que tu ne les auras.

ERGAZILE.

1435 Et que me promets-tu si malgré ma défense
Tu me traites ce soir avec magnificence.

HAEGÉE.

Ergazile, en deux mots tire-moi de souci.

ERGAZILE.

Qu'est-ce ?

HAEGÉE.

Est-ce à jeun, ou soûl que tu parles ainsi ?
Est-ce par un excès de jeûner ou de boire,
Que de ces songes creux tu repais ta mémoire.

ERGAZILE.

1440 Non, c'est par un excès de joie et de plaisir
Que je veux que l'effet réponde à ton désir :
Aimes-tu d'être heureux,

HAEGÉE.

Oui, mieux que misérable.

ERGAZILE.

1445 Donne-moi donc la main, le Ciel t'est favorable ;
Qu'un bûcher soit dressé, que les vases soient prêts,
Fais choisir un agneau ;

HAEGÉE.

Mais à quoi ces apprêts ?

ERGAZILE.

Pour rendre tes devoirs, et faire un sacrifice.

HAEGÉE.

Auquel des Dieux,

ERGAZILE.

À moi qui te suis si propice,
Je suis ton Jupiter, prouve-moi ta ferveur,
Et par un bon repas acquiers-toi ma faveur.
1450 Je veux à tes souhaits égaler ta fortune,
Et qu'aucun accident jamais ne t'importune ;
Mais, la Table est l'Autel, où je suis réclamé.

HAEGÉE.

Mon bonheur dépend donc d'un Dieu bien affamé,
Étant tel, est-il rien à quoi tu me disposes ?

ERGAZILE.

1455 Les Dieux ne gardent rien, ils donnent toutes choses,
Écoute à quel degré je relève ton sort,
Et quel comble de biens je t'apporte du port.
Ton Esclave d'Élide, avec ton fils arrive,
Je les viens de ce pas, de laisser sur la rive ;
1460 Je les ai vus tous deux, et tous deux embrassés,
Et pour te l'annoncer, je les ai devancés.

HAEGÉE.

Par ta dérision n'accrois point ma misère,
Respecte malheureux les sentiments d'un père
Que tu devrais juger plus tendres que les tiens,
1465 Puisqu'il perd en son fils le plus cher de ses biens.

ERGAZILE.

Tu doutes justement de ce bonheur extrême ;
Mais je ne te mens point.

HAEGÉE.

Mon fils.

ERGAZILE.

Ton fils lui-même ;
Mais un second bonheur à ce premier est joint,
Que ton frère te cause, et que tu n'attends point ;
1470 Pourrais-tu deviner l'esclave qu'il t'amène.

HAEGÉE.

Non, quel esclave, dis, ne me tiens point en peine.

ERGAZILE.

Visitant le butin de ces combats derniers,
Il a trouvé Stalagme entre les prisonniers.

HAEGÉE.

Qui me ravit Crisale en un âge si tendre.

ERGAZILE.

1475 Lui-même, entre tes mains ton frère le va rendre.

HAEGÉE.

Ne m'abuses-tu point,

ERGAZILE.

Il n'est rien plus certain.

HAEGÉE.

Je renais aujourd'hui si mon espoir n'est vain.

ERGAZILE.

Si tu crois que tes yeux te seront plus fidèles,
Tu les peux faire au port, témoins de ces nouvelles.

HAEGÉE.

1480 Que n'y puis-je voler, Adieu, j'y vais, j'y cours.
Ô nouvelle agréable ! ô bonheur de mes jours !

ERGAZILE.

Et ce transport est-il le prix qu'on me destine.

HAEGÉE.

1485 Prends le soin du souper, donne ordre à la cuisine,
Tranches-y, coupe, taille, ordonne absolument,
C'est ta possession, c'est ton gouvernement.

ERGAZILE.

Oh qu'il est éloquent ! l'agréable parole,
C'est le port où je tends, je n'y cours pas j'y vole.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

Haegée, Philocrate, Crisophore, Pseudole.

HAEGÉE.

Soit béni, juste Ciel, ton pouvoir adorable,
Sois autant révééré que tu m'es favorable.
1490 Tu me donnes mon fils, une seconde fois,
Deux fois je l'ai reçu, deux fois je te le dois,
Et par ta providence à mes jours si prospère,
Il est deux fois mon fils, et moi deux fois son père ;
Ce corps si languissant, si vieil, et si cassé,
1495 Est rajeuni, mon fils, quand tu l'as embrassé :
Ma vieillesse a cessé quand tu l'as abordée,
De ce mourant Éson, ta veue est la Médée,
Ma vigueur se répare, et sous ces cheveux gris,
Je sens mon premier sang, et mes premiers esprits.

CRISOPHORE.

1500 Moi, j'ai bien moins senti les malheurs de la guerre,
À me voir éloigné de ma natale terre ;
Privé de liberté, de repos, et de biens,
L'esprit chargé d'ennuis, et le corps de liens,
Qu'à savoir la douleur que vous en avez eue,
1505 Et me voir séparé de votre chère vue ;
Quand j'ai prié les Dieux d'apaiser leur courroux,
Je ne leur ai jamais redemandé que vous,
Et quand j'eusse avec vous fait perte d'un Empire,
Je vous eusse plaint seul, et trouvé seul à dire.

HAEGÉE.

1510 Assez ont dessus nous éclaté ces malheurs,
Assez duré nos maux, assez coulé nos pleurs,
Et tu m'as trop au long appris sur le rivage,
Quels et combien d'ennuis, ont suivi ton servage ;
Goûte après les périls, les délices du port,
1515 Le jour après la nuit, la vie après la mort,

À Philocrate.

Et vous en notre siècle, infidèle et barbare,
De la foi du vieux temps, exemple illustre et rare,
Non plus mon prisonnier, mais mon Maître en effet,

Quel prix jugerez-vous digne de ce bienfait :
1520 Mon fils du nom d'ingrat ne se saurait défendre,
Vous ôtez en offrant la puissance de rendre ;
Vous le liez plus fort en brisant ses liens,
Et nous sommes à vous, nous, nos vies, et nos biens.

PHILOCRATE.

Qui fait plaisir aux bons a double récompense,
1525 Ils payent et d'effet, et de reconnaissance ;
Je rends à votre fils la faveur que j'en tiens,
Si je brise ses fers, il brise aussi les miens ;
Ce qu'il reçut chez nous, chez vous je le viens prendre,
C'était faire un bienfait, et non pas le reprendre.

CRISOPHORE.

1530 S'il peut absolument de vos vœux disposer,

HAEGÉE.

Oui, je n'ai point de voix pour lui rien refuser.

CRISOPHORE.

Remettez en ses mains cet Esclave fidèle,
Dont avec tel succès il éprouve le zèle ;
Laissez-lui voir le jour, tirez-le de prison,
1535 Et de sa liberté, payez sa trahison.

HAEGÉE.

Que ne dois-je au trompeur dont la fourbe est si belle,
Et qui me sert si bien, même étant infidèle ;
Puisse-je en le tirant de cet obscur séjour
Lui redonner la vie aussi bien que le jour ;
1540 C'est lui qui met ma joie à son degré suprême,
En me rendant mon fils, il me rend à moi-même,
Et les cuisants travaux qu'il a soufferts chez moi
Payaient ingratement le bien que j'en reçois.

PHILOCRATE.

Ô Dieux ! et quels travaux ?

HAEGÉE.

Une peine trop dure,
1545 Il languit dans l'horreur d'une caverne obscure :
Autant pressé de fers qu'il est troublé d'ennuis.

PHILOCRATE.

Et pour m'avoir servi, malheureux que je suis ;
Je l'ai fait criminel, m'aimer est son offense,
Rare fidélité voilà ta récompense.

HAEGÉE, à Pseudole.

1550 Malheureux instrument des maux qu'il a soufferts,

PSEUDOLE.

Moi, j'ai fait mon devoir,

HAEGÉE.

Va tôt briser ses fers,
Et l'amène en ce lieu partager notre joie,
En ce commun bonheur que le Ciel nous envoie ;
Mais un second bonheur répond au double espoir,
1555 Qu'Ergazile tantôt m'avait fait concevoir.

Pseudole sort.

SCÈNE II.

**Haegée, Crisophore, Philocrate, Érimand,
Stalagme.**

HAEGÉE.

Voici le malheureux de qui l'audace extrême
Osa me dérober, et mon fils, et moi-même :
Mon frère par quel sort ce monstre des humains
Put-il après vingt ans tomber entre vos mains ?

ÉRIMAND.

1560 Parmi les prisonniers que le sort de la guerre
A faits depuis deux jours captifs en cette terre,
Et que le Trésorier vendait aux habitants,
Quelque déguisement qu'il ait reçu du temps,
A cet affreux regard j'ai reconnu ce traître,
1565 Et même au Trésorier je l'ai fait reconnaître,
Qui dessus mon rapport ne s'est point défendu,
De le mettre en mes mains pour vous être rendu.
Toute la ville a droit de punir ce perfide,
Puisqu'il a contre nous pris le parti d'Élide ;
1570 N'avoir trahi que vous, lui semblait peu de mal,
Il voulait être atteint d'un crime général,
Et pour mieux mériter la qualité de traître,
Desservir sa Patrie aussi bien que son Maître.

HAEGÉE.

Approche bon vieillard, saint homme, homme de bien.

STALAGME.

1575 Ce sont des qualités où je ne prétends rien,
Je ne fus jamais tel, ni serai de ma vie,
Loin d'en avoir l'effet je n'en ai pas l'envie ;
Et quiconque établit son espérance en moi,
Dans l'air, et sur la mer peut chercher de la foi.

HAEGÉE.

1580 Tu vois en quelles mains ta fortune est rendue,
Et que ta mort m'est libre autant qu'elle t'est due ;
Tâche en ne mentant point à t'adoucir ton sort ;
Car de tes maux enfin le plus grand est la mort,
Le plus constant frémit quand il la voit paraître,
1585 Tout malheureux qu'on est c'est un grand bien que d'être.

STALAGME.

Je vous avouerai tout, je ne m'en défends point.

HAEGÉE.

Tu ne fus pas toujours complaisant à ce point :
Sus donc par un rapport, fidèle, et véritable
D'un déplorable sort fais-t'en un supportable.

STALAGME.

1590 Je sais trop combien juste est ma punition.

HAEGÉE.

Tu la peux amoindrir par ta confession,

STALAGME.

Suivez votre courroux puisqu'il est légitime,
Et proportionnez mon supplice à mon crime ;
J'ai ravi votre fils, j'ai fui, je l'ai vendu,
1595 À ce triple forfait, triple supplice est dû.

HAEGÉE.

À qui vendu, voleur, serf ingrat, et perfide.
Dis tôt.

STALAGME.

À Théodore un riche homme d'Élide ;
Mais chez qui la Vertu passe de loin les biens,
Noble au reste, et du sang des Poliplusiens.

PHILOCRATE.

1600 C'est mon père, ô bons Dieux ! quelle est cette aventure ?

HAEGÉE.

Soutenez mon espoir, Auteur de la Nature,
Comme vous inspirez, favorisez l'Amour,
Dont un père chérit ceux qu'il a mis au jour.

PHILOCRATE.

Ô Dieux ! si le succès répond à l'apparence,
1605 Qu'un insigne bonheur suivra votre espérance ;
Combien le vendis-tu ?

STALAGME.

Deux talents.

HAEGÉE.

En quel temps ?

STALAGME.

Je crois qu'on peut depuis avoir compté vingt ans ;
Celui qui l'acheta destina son servage
À la suite d'un fils à peu près de même âge.

PHILOCRATE.

1610 Quel nom eut cet Esclave ?

STALAGME.

Entrant dans la maison,
Comme il changeait de sort, on lui changea son nom ;
Il s'appelait Crisale, on le nomma Tyndare.

HAEGÉE.

1615 Ô merveille incroyable ! autant qu'heureuse et rare,
Eussé-je osé, bons Dieux, contre l'ordre du temps
Prétendre un si beau jour en l'Hiver de mes ans ?
Je revois Crisophore, et Tyndare est Crisale.
Oh ! céleste faveur tu n'eus jamais d'égale.

PHILOCRATE.

Depuis.

HAEGÉE.

N'exigeons point de signes superflus.

STALAGME.

1620 Depuis qu'on m'eut payé, je ne m'en enquis plus,
Et j'ai sans m'arrêter mon âge consumée ;
Tantôt par le pays, tantôt dans une armée,
Tant que par le décret d'un invincible sort,
Je suis, enfin, venu chercher ici la mort.

CRISOPHORE.

Quoi, je vais voir mon frère, oh ! quelle est ma fortune ?

ÉRIMAND.

1625 Bénissons tous le Ciel en cette aise commune.

PHILOCRATE.

Rendons à sa puissance un immortel honneur.

HAEGÉE.

Un juste déplaisir modère mon bonheur.
Maintenant que je vois l'aveuglement extrême,
Qui m'a presque aujourd'hui fait bourreau de moi-même.
1630 Le voilà, puis-je hélas ! porter les yeux sur lui, [; O]
Sans mourir à la fois, et de joie et d'ennui.

SCÈNE III.

**Tyndare, Pseudole, Philocrate, Crisophore,
Haegée, Érimand, Stalagme.**

TYNDARE.

J'avais bien autrefois vu l'horrible peinture,
Des lieux où des damnés l'âme est à la torture ;
Mais je ne trouvais point ce noir séjour des morts,
1635 Dépeint avec l'horreur, des Enfers d'où je sors ;
Nous passons tous excès, et cruels que nous sommes,
Renvions sur les Dieux l'art d'affliger les hommes :
Mais, qu'est-ce que je vois, m'abusez-vous mes yeux ?
Mon Maître de retour, Philocrate en ces lieux.

HAEGÉE.

1640 Approche, mon cher fils, accours que je t'embrasse,
Mes pleurs et mes soupirs te demandent ma grâce.

TYNDARE.

En me faisant tirer de cet obscur séjour,
Comme un père à son fils, vous me donnez le jour :
C'est sans doute en ce sens que vous êtes mon père,
1645 Et vous dont le salut a produit ma misère ;
Suis-je assez cher au Ciel pour obtenir de lui
Que ma peine vous serve, et vous tire d'ennui.

PHILOCRATE.

Oui, puisque je reviens pour te tirer de peine,
Et de l'un et de l'autre il retire sa haine ;
1650 C'est d'Haegée en effet que tu reçus le jour,
Par ton affection réponds à son amour.
Ce serf qui te ravit en ta quatrième année,
A comme il la causa ta peine terminée ;
Il te vendit chez nous, tu m'as suivi depuis,
1655 Et tes plaisirs enfin naissent de tes ennuis ;
Tu t'es fait prisonnier pour me rendre à mon père,
Moi, pour te rendre au tien, j'ai délivré ton frère ;
Le voilà qui s'avance, et qui te tend les bras,
Consulte un peu ton sang, ne te le dit-il pas ?

CRISOPHORE.

1660 Ah ! Mon frère,

HAEGÉE, en les embrassant.

Ah ! mes fils :

TYNDARE.

Dieux, modérez ma joie !
Avecque trop d'excès votre amour me l'envoie ;
Quelque grand mal suivrait les biens que je reçois,
Pour donner plus longtemps, donnez moins à la fois.

SCÈNE IV.

Olympie, Haegée, [Les Mêmes].

HAEGÉE.

Vois ma fille à quel point les Dieux nous sont prospères,
1665 Ils me rendent deux fils, ils te rendent deux frères ;
Plains avec moi les maux que Crisale a soufferts
Sous le nom de Tyndare, et sous l'ennui des fers.

OLYMPIE.

Quoi, Tyndare, est mon frère ? ô Dieux ! cette aventure
Sera-t-elle croyable à la race future ?
1670 À qui doivent mes pas porter mes premiers vœux,
Que je puisse doubler pour courir à tous deux.

ÉRIMAND.

Ainsi l'ordre du sort aux affaires humaines,
Met toujours les plaisirs à la suite des peines ;
Ainsi peut la fortune avec les mêmes bras
1675 Abattre et relever ce qu'elle a mis à bas.

TYNDARE.

Quand du cours de mes ans je repasse l'histoire,
Un confus souvenir me remet en mémoire ;
Que Crisale est un nom qui fut mien autrefois,
Et qu'Haegée est quelqu'un à qui j'appartenais,
1680 Il m'en restait pourtant si peu de connaissance,
Qu'elle ne pouvait pas éclaircir ma naissance.

OLYMPIE.

Cependant que le Ciel incline à nos désirs,
D'un bel achèvement couronnons nos plaisirs ;
Possédez la Beauté qui vous est destinée,
1685 Achéons ce beau jour par ce bel Hyménée :
Puisqu'il faut accomplir la Loi du Testament
Qui l'a fait votre Amante, et vous fait son Amant.
Dans le conseil des Dieux cette Loi fut signée,
C'est de leurs propres mains qu'elle vous est donnée ;
1690 L'invincible dessein qu'elle conçut pour vous,
Et ce rapport d'esprits visible aux yeux de tous,

Témoignent que le Ciel aussi bien que la Terre,
Et consent, et travaille, au lien qui vous serre.

HAEGÉE.

1695 Amenez là ma fille, arrêtons leurs accords,
Sa part est légitime en ces communs transports ;
Mais il lui faut bien vendre une faveur si rare,
Parlez-lui de mon fils sans lui nommer Tyndare :
Ce divertissement ne désagrèra pas.

PHILOCRATE.

1700 Oh ! qu'il sera plaisant, et qu'il aura d'appas ?
Si le peu que je vaux égalait mon courage,
J'oserais proposer un second mariage ;
Mais l'inégalité d'Olympie, et de moi,

HAEGÉE.

1705 Ah ! quel surcroît serait-ce au bien que je vous dois ?
Ce bonheur m'arrivant je verrais sans tristesse
Choir dans le monument ma mourante vieillesse.

PHILOCRATE.

Acceptez donc sur moi d'inviolables droits,
Vous perdîtes deux fils, vous en recouvrez trois.

CRISOPHORE.

Ô sort digne d'envie aux plus heureuses races.

HAEGÉE.

1710 Le Ciel ne nous fait pas, il nous verse ses grâces,
Il ne satisfait pas, il passe notre espoir,
Et plutôt qu'employer, épuise son pouvoir.

SCÈNE V.

**Haegée, Olympie, Philénie, Tyndare,
Crisophore, [Philocrate,] Érimand, Pseudole,
Stalagme.**

HAEGÉE, à Tyndare.

1715 Mais mon fils, cachez-vous, j'aperçois Philénie,
Participez, ma fille, à la joie infinie, À Phi-
Qui me rendant un fils vous rend un serviteur lénie.
Et louez-en le Ciel, puisqu'il en est auteur,
Crisale de retour est prêt à satisfaire
Aux lois du Testament laissé par votre Père ;
Vous choisissiez à tort dedans une prison
L'héritier que prétend une illustre maison ;
1720 Votre Père fut noble, il veut un noble gendre,
Et son sang vous le dit si vous voulez l'entendre.

PHILÉNIE.

Son sang ne me conseille, et ne m'oblige pas
De faire de ma vie un éternel trépas,
En vouant mon repos à cette Loi sévère,
1725 Que je déteste autant que chacun la révère ;
Je sais trop qui je suis, et ce que je vous dois,
Pour vous laisser en moi faire un si mauvais choix ;
De votre fils un jour vous en auriez du blâme,
Et vous lui donneriez une mauvaise femme :
1730 Puisqu'un Hymen contraint, fait par nécessité
Une source de maux de la même bonté ;
La femme et le mari que la contrainte assemble,
Sont deux fiers ennemis forcés de vivre ensemble,
Dont par la seule mort la haine se résout,
1735 Chaque partie est là le bourreau de son tout ;
Et la malheureuse âme à ce joug asservie,
S'acquiert par cet enfer celui de l'autre vie.
Oui, votre aveuglement souhaite à votre fils
Un mal dont vous plaindriez même vos ennemis.
1740 Ce n'est pas que ce sein enferme un coeur barbare ;
Il s'est laissé toucher aux charmes de Tyndare ;
Et ce joug que j'appelle un enfer aujourd'hui,
M'eût été, je l'avoue, un Ciel avecque lui ;
Mais puisque sans souiller le sang dont je suis née,
1745 Je ne puis souhaiter cet heureux Hyménée,
Et qu'amour a si mal porté ses premiers coups
Qu'ils lui sont aussi vains comme ils me semblent doux ;
Il peut sur d'autres coeurs et dessus d'autres âmes
Éprouver désormais et ses traits et ses flammes.
1750 Tyndare ayant causé mes premières amours,
Mes inutiles voeux lui dureront toujours ;
Lui seul sans m'être rien me sera tout le monde,
Et ma première amour n'aura point de seconde.

HAEGÉE.

Mais cet Hymen doit être, ou vos biens être miens.

PHILÉNIE.

1755 Laissez-moi ma franchise et retenez mes biens.

PHILOCRATE, à part.

Dieux ! que ce passe-temps est merveilleux et rare.

HAEGÉE.

Vous verrez que mon fils ne doit rien à Tyndare.

PHILÉNIE.

Et moi je ne dois rien à votre fils aussi.

OLYMPIE.

Souffrez qu'il vous salue, il n'est pas loin d'ici.

PHILÉNIE.

1760 Trop singulièrement mon intérêt vous presse,
Gouvernez-vous vous-même avec votre sagesse.

OLYMPIE.

Vous voulez toujours mal à qui vous veut du bien.

PHILÉNIE.

J'ai tout ce que je veux, ne me souhaitez rien.

OLYMPIE.

En même occasion vous prendriez même peine.

PHILÉNIE.

1765 Je ne la prendrais pas si je la croyais vaine ;
Que vous sert de tenter des efforts superflus.

OLYMPIE.

Si je ne vous aimais,

PHILÉNIE.

Et bien, ne m'aimez plus.

OLYMPIE.

Quoi, ma soeur ?

PHILÉNIE.

Je préfère une paisible haine
À l'amitié qui nuit, et qui fait tant de peine,
1770 Et crains moins l'ennemi qui me laisse en repos
Que l'ami qui me tient de si fâcheux propos.

OLYMPIE.

Pour vouloir votre bien,

PHILÉNIE.

Mais ce bien m'incommode,
Chacun fasse pour soi, chacun vive à sa mode ;
Ne m'ôtez point mes maux, je vous laisse vos biens,
1775 Suivez vos sentiments, moi je suivrai les miens.

HAEGÉE.

Bientôt votre vouloir sera conforme au nôtre,
Quand tout ce qu'avait l'un vous le verrez en l'autre.
C'est trop vous consumer en désirs superflus,
Et vous aimez, ma fille, un homme qui n'est plus,
1780 Crisale de retour s'est défait de Tyndare.

PHILÉNIE.

Ô Dieux ! et vous voulez que j'aime ce barbare,

HAEGÉE, tirant Tyndare.

Et bien, punissez-le, suivez votre courroux !

PHILÉNIE, se détournant.

Ne me le montrez point, à quoi m'obligez-vous ?

SCÈNE VI.

Tyndare, etc.

TYNDARE.

Suis-je si criminel aux yeux de Philénie,
1785 Qu'à ma vue aujourd'hui la sienne se dénie ?
Ou suis-je si changé qu'elle évite mes pas,
Redoute mon abord, et ne me souffre pas ?
Ce corps ne lui plaît-il que dans l'excès des peines,
Dans l'horreur des cachots, et sous le faix des chaînes ;
1790 Ne lui plais-je qu'Esclave, et sa fidélité[; Q]
Ne peut-elle durer avec ma liberté.
Quoi ? je perds une Amante en recouvrant un père,
Je sors de votre coeur quand je sors de misère ;
Vous feriez mon bonheur de mon malheur jaloux :

PHILÉNIE.

1795 Que vois-je ?

OLYMPIE.

Votre Amant.

HAEGÉE.

Mon fils, et votre époux.
Bénissez avec nous cette reconnaissance,
Comblons de votre Hymen cette réjouissance,
Vous saurez à loisir cet heureux accident.

PHILÉNIE.

1800 Soit béni, justes Dieux, votre soin provident,
Qui si visiblement à mes desseins prospère,
Fait rencontrer mes vœux avec ceux de mon père.
Tyndare.

TYNDARE.

Philénie.

SCÈNE VII.
CÉLIE avec deux cuisiniers, etc.

CÉLIE.

Adieu, je me démetts du soin de la cuisine,
Casse tout, brise tout, rompt, renverse, ruine.
Dieux ! quelle est la fureur dont il est animé ?
1815 Sauvons-nous de la dent de ce loup affamé.

I. Cuisinier.

Il en dévorerait plus qu'un autre n'en dresse,
Et toute viande est bonne à la faim qui le presse.

HAEGÉE.

Qu'est-ce ?

CÉLIE.

Hélas ! accourez, combien de pots à bas ?
Quelle confusion de verres, et de plats,
1820 Il n'est tonneau chez vous qu'Ergazile ne perce,
Lieu qu'il n'ait visité, porte qu'il ne renverse,
Et j'ai crains pour moi-même en ce dérèglement,
Tant il boit, tranche, avale, et mange avidement.

SCÈNE VIII.
Ergazile, etc.

[ERGAZILE].

Enfin je me suis fait l'espace, et libre et large,
1825 Aucun séditieux ne me trouble en ma charge,
Et Souverain j'ai su chasser avec honneur,
Ces sujets révoltés contre moi leur Seigneur.

À Haegée.

Toi, dont l'autorité m'a pourvu de ce titre,
De notre différend sois l'équitable arbitre ;
1830 Si je taille, abats, coupe, et tranche absolument,
Ont-ils rien à reprendre en mon Gouvernement ?
La Souveraineté que tu m'as transportée,
Aux termes qu'il leur plaît, est-elle limitée ?
C'est toi qui m'y commets, je m'en acquitte bien,
1835 Je veux, où je préside, être César ou rien.

HAEGÉE.

Oui, rebelles sujets, révérez votre Prince,
Et toi, leur Empereur, rentre dans ta Province ;
Et pour justifier ton bon gouvernement,
Du souper qu'il nous faut t'acquitte dignement ;
1840 Puisqu'enfin le succès a suivi l'entreprise,

Qu'à tous mes prisonniers on donne la franchise,
Et que Stalagme seul chargé de tous leurs fers,
Fasse épreuve des maux que mon fils a soufferts,

SCÈNE DERNIÈRE.

Pseudole, Célie.

CÉLIE.

Pseudole, qu'est ceci, je n'y puis rien connaître.

PSEUDOLE.

1845 Tyndare reconnu pour fils de notre Maître,
Est de sa Philénie absolu possesseur,
À Philocrate même on accorde sa soeur ;
Comblons ce doux Hymen par notre mariage.

CÉLIE.

1850 Si tu t'étais défait de vingt ans de ton âge ;
La proposition ne m'en déplairait pas,
Ce visage pourtant a d'assez doux appas.

PSEUDOLE.

Tu ris, mais s'il n'est beau que mon amour te touche,
Célie, au nom d'Amour, un seul oui de ta bouche.

CÉLIE, lui touchant dans la main.

1855 Oui, n'en veux-tu qu'un seul, oui, Célie est à toi,
Et jamais autre objet n'engagera ma foi.

PSEUDOLE.

Ô doux contentement ! agréable parole !
Trop aimable Célie, et trop heureux Pseudole,
Tu me dois à ce coup le baiser que je veux.

CÉLIE.

Oui, tiens, ne te plains plus, et prends-en plutôt deux.

FIN

Extrait du Privilège du Roi.

Par Grâce et Privilège du Roi, donné à Paris le huitième jour de Février mille six cent trente-neuf. Signé, Par le Roi en son Conseil, DE MONCEAUX. Il est permis à Antoine de Sommaville Marchand Libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer une Pièce de Théâtre, intitulée Les Captifs, Comédie, de Mr de Rotrou ; Et défenses sont faites à tous Imprimeurs, Libraires, et autres, de contrefaire ladite Pièce, à peine de mille livres d'amende, ni en vendre de contrefaite durant le temps de cinq ans, sinon du consentement dudit Exposant, ainsi qu'il est plus amplement porté par les Lettres de Privilège ci-dessus datées.

Achevé d'imprimer ce 10 Février 1640. Les Livres ont été fournis, ainsi qu'il est porté par le Privilège.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].